

ÉTUDES THÉOLOGIQUES

R. P. E. HUGON
DES FRÈRES PRÊCHEURS

LA LUMIÈRE

ET

LA FOI

Qui facit veritatem venit ad lucem
(Évang. JOANN. III, 21).



PARIS (VI^e)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

LA LUMIÈRE

ET

LA FOI

APPROBATIONS

Nous soussignés avons, par commission du T. R. P. Provincial, lu le travail intitulé : *La Lumière et la Foi*, par le R. P. EDOUARD HUGON, et déclarons en approuver la publication.

Ce 4 Août 1902,
en la fête de S. Dominique.

FR. M.-J. BELON, O. P.

*Maître en Théologie,
Professeur aux Facultés catholiques de Lyon.*

FR. CH. ANATOLE JOYAU, O. P.

Imprimatur

FERREOL-PERON, O. P.

Prov. FF. PP.

Sur le rapport favorable des examinateurs nous permettons l'impression.

Paris, 15 Octobre 1903.

H. ODELIN,

v. g.

Les ayants droit et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Novembre 1903.

OUVRAGES DU R. P. HUGON

Cursus philosophiæ thomisticæ ad mentem S. Thomæ Aquinatis (<i>Opus totum in sex voluminibus continetur</i>). Volume paru : Logica minor, logica major , in-8 carré.	6 »
La Lumière et la Foi , in-12	2 50
Les vœux de Religion contre les attaques actuelles , 1 vol. in-12	1 50
La fraternité du sacerdoce et celle de l'état religieux , 1 vol. in-12	1 50
Le Rosaire et la Sainteté , 1 vol. in-18	1 25

AVANT-PROPOS

Les quelques pages que nous consacrons à la lumière spirituelle ne sont pas une étude de détail, mais une sorte d'aperçu synthétique. Une excursion rapide à travers les théories scolastiques est capable d'intéresser encore plus d'un esprit moderne. Ce modeste travail n'a pas la prétention d'ouvrir des horizons inconnus. Il nous permettra de faire une petite revue des œuvres de saint Thomas et de toucher en passant à quelques-unes de ses doctrines. « Saint Thomas, écrivait le P. Gratry, est inconnu de nous, parce qu'il est trop grand. Son livre, comme l'eût dit Homère, est un quartier de roc, que dix hommes de nos jours ne sauraient soulever » (1). Ce n'est pas le roc lui-même que nous présentons, mais quelques menus fragments.

Nous avons, à dessein, effleuré un grand nombre de sujets soit de l'ordre naturel, soit de l'ordre révélé, pour montrer comment tout se tient, tout

(1) *Les Sources*, la Théologie.

s'attire, tout s'harmonise dans le royaume de la vérité. Le lien est si intime qu'il a suffi d'analyser et de poursuivre cette idée de lumière pour évoquer aussitôt tout un monde de notions intéressantes autant que variées : forme, essence, idée, âme humaine, esprit angélique, Trinité, connaissance, grâce, gloire, etc. La Scolastique avait bien compris ce caractère du vrai. Ce fut le mérite du moyen âge de ne jamais rompre ce faisceau vigoureux, de ne jamais séparer ce qui était un. Il importe de revenir à cet idéal et de faire davantage la synthèse des dogmes. Une vue d'ensemble de nos grandes doctrines pourrait acquérir une véritable valeur apologétique, et c'est déjà rendre un service à la bonne cause que de montrer l'unité forte et souple de l'enseignement catholique. Nous n'avons, certes, pas une telle prétention dans ces humbles pages, mais nous suggérons une idée que d'autres sauront approfondir.

Et puis, cette notion de lumière résumant les œuvres de Dieu peut servir à rendre aimable la vérité : la lumière est comme la beauté immaculée, elle charme et réjouit sans troubler. Nous avons dû nous contenter d'un aperçu sommaire ; à d'autres d'achever une étude intéressante et féconde.

On comprendra aussi que la lumière de l'intelli-

gence ne doit pas aller sans la chaleur de la volonté. « Il y a des esprits où il fait clair, il y en a d'autres où il fait chaud, disait excellemment Joubert. Oui, parfois la lumière et la chaleur se séparent, mais la chaleur et la grandeur, jamais. Les esprits les plus grands sont toujours ceux où il fait chaud » (1).

L'Évangile emploie fréquemment cette métaphore de lumière pour désigner les bonnes œuvres. C'est que, en effet, toute faute est privation de clarté et laideur, tout acte de vertu est lumière et beauté. Voilà pourquoi les méchants sont les fils des ténèbres et les ouvriers de la nuit, les saints et les saintes sont les enfants du jour, et comme les appelle un écrivain, « des sources vives de pure lumière » (2).

Après des considérations sur la lumière en général, nous étudions la notion de la foi. Cette seconde partie emprunte son actualité au sujet passionnant qu'elle traite. Nous montrons — par l'analyse de la foi, des actes qui la préparent, des raisons qui la justifient, de l'objet qu'elle nous propose, du motif qui la dirige, du principe qui l'inspire — que la foi habite un royaume de lumière. En dehors d'elle on s'agite dans les ténèbres. « Quand vous aurez

(1) P. GRATRY, *Les Sources*, science comparée.

(2) *Les Sources*, la Théologie.

commencé à comprendre la théologie catholique, disait le P. Gratry, vous serez profondément étonné de l'ignorance et de l'aveuglement de notre siècle à l'égard de ce foyer de lumière, auquel aucune autre lumière de ce monde ne saurait être comparée. Il vous semblera que depuis cent cinquante ans l'Europe est dans une nuit polaire, et que le soleil des esprits est caché derrière notre horizon trop détourné de Dieu, et derrière les sommets glacés de nos sciences froides » (1).

Nous espérons que ce modeste écrit ne sera pas sans quelque utilité, et que nos *raisons de croire*, bien que résumées en quelques pages rapides, seront de nature à éclairer les âmes droites qui cherchent la lumière et la vérité.

(1) *Les Sources*, la Théologie.

PREMIÈRE PARTIE

LA LUMIÈRE EN GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER

La notion de la lumière telle qu'on l'envisage dans cette étude

Dieu est lumière par nature ; sa première action est une parole et une lumière. Sa première parole dans l'éternité, c'est son Verbe, splendeur de la lumière, splendeur de la gloire, lumière de lumière. *Candor lucis æternæ* (1), *splendor gloriæ* (2), *lumen de lumine* (3). Sa première parole dans le temps est le fameux *fiat lux*, dont la beauté ravissait le païen Longin. La dernière parole qui terminera les temps sera celle qui invitera les élus à cette Jérusa-

(1) *Sap.*, vii, 26.

(2) *Hebr.*, 1, 3.

(3) *Symb. Nic.*

lem céleste dont il est dit : *Claritas Dei illuminavit eam* (1). Du ciel au ciel, de l'éternité à l'éternité, voilà l'étendue et le royaume de la lumière. Chaque fois que Dieu produit une créature, il dit encore : *Fiat lux !* que la lumière soit ! Et le nouvel être sort radieux du foyer divin, il montre à la terre et au ciel son éclat virginal ; c'est une lumière qui est faite. *Et facta est lux.*

Nous voulons essayer de faire comprendre que, en effet, tout être est lumière par nature ; il y a en lui comme une triple splendeur : l'éclat de l'essence créée, le reflet de l'essence divine, et même un certain rayon du Dieu-Trinité. Nous étudierons ensuite la lumière spéciale qui se trouve dans les créatures raisonnables, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel.

La meilleure définition de la lumière est celle qu'en a donnée saint Paul : *Omne quod manifestatur lumen est* (2). Tout ce qui mani-

(1) *Apoc.*, xxi, 23.

(2) *Eph.*, v, 13. Le participe grec *Φανερούμενον*, à la voix

festes un objet est lumière. On a d'abord appliqué ce nom à ce qui manifeste les objets au regard, et, de même qu'on a transporté le mot *vision*, qui signifiait proprement l'acte de la vue, à toute connaissance, ainsi en a-t-il été du mot *lumière*. Toute connaissance est une vision, toute faculté qui connaît est un regard, tout objet connaissable est un ciel, tout ce qui manifeste ce ciel est une lumière. Aux yeux du corps il faut le ciel visible, aux yeux de l'âme il faut le ciel spirituel. Dans l'âme chrétienne il y a un double regard : le regard surnaturel et celui de la raison. Le regard surnaturel se repose dans le ciel des cieux, c'est-à-dire dans la vérité divine contemplée en elle-même ; le regard de la raison se repose dans le ciel inférieur, qui est la vérité naturelle, dans les régions sereines du vrai, du bien, du beau. De la sorte se vérifiera la parole du poète Ovide :

Os homini sublime dedit, *Cœlumque lueri*
Jussit.....

Dieu a commandé à l'homme de regarder les moyenne, peut se prendre dans un sens actif et signifier, non : ce qui est manifesté, mais : ce qui manifeste.

cieux. L'œil du corps contempera le ciel matériel ; l'œil de la raison, le ciel spirituel de la vérité naturelle ; l'œil de la grâce, le ciel des cieux, qui est Dieu lui-même. Dans les trois cas il y aura vision et lumière.

Si l'on considère l'origine du mot, la lumière convient d'abord aux choses de l'ordre matériel ; mais, prise dans le sens de manifestation, elle se trouve, à proprement parler, dans le royaume spirituel : c'est uniquement dans la connaissance intellectuelle que la manifestation est complète, c'est là seulement que l'être se révèle tout entier avec les profondeurs de son essence. *Sic propriè (lux) in spiritualibus dicitur* (1).

La lumière a, de tout temps, été chantée par les poètes. On connaît les beaux vers de Milton, au troisième livre de son *Paradis perdu*. Les Grecs, habitués au ravissant spectacle de leur ciel si limpide, faisaient consister la beauté dans la proportion et la lumière ; et l'école néo-platonicienne d'Alexandrie alla

(1) *Summa Theology.*, I^a, q. 57, art. 1.

même jusqu'à confondre la lumière et la beauté. Il est certain, du moins, qu'un des principaux éléments de la beauté, c'est la lumière. Voilà pourquoi Dieu l'a semée avec tant de libéralité sur tous les champs de la création, même jusqu'au fond des mers. Les rayons solaires ne peuvent pénétrer dans l'océan au delà de quelques centaines de mètres, et cependant les profondeurs sous-marines sont illuminées : certains poissons et cétacés ont des plaques phosphorescentes autour des yeux ; tels sont les flambeaux qui éclairent les abîmes.

Si agréable que soit l'étude de la lumière matérielle, nous n'avons pas l'intention de nous y arrêter ; nous considérerons seulement la lumière spirituelle ou métaphysique, sujet plus aride, peut-être, mais non moins fécond. Le sujet peut intéresser de nobles esprits. Fénelon a peint, d'après l'évangile de saint Jean, « cette lumière simple, infinie, immuable, qui se donne à tous sans partage ».

CHAPITRE DEUXIÈME

La triple lumière qui éclaire tous les êtres

La première splendeur d'un être, c'est l'éclat de la forme, *resplendentia formæ*, selon le mot de saint Thomas (1).

La forme est ce qui place l'être dans une espèce déterminée, ce qui fait que l'être est lui-même ; en un mot ce qui constitue l'essence ou nature. La splendeur de la forme est donc, en définitive, la splendeur de l'essence. La forme est comme le ciel, le soleil de chaque chose ; c'est elle qui éclaire l'être, qui le montre, qui en donne la connaissance, car nous connaissons l'être par son idée, et la forme correspond à l'idée. Dès que nous avons trouvé la forme

(1) Opusc. *De pulchro*.

d'un être, nous avons sa définition ; il nous est révélé dans sa constitution intime : nous avons son essence, son idée, sa manifestation. Nous avons une lumière. *Omne quod manifestatur lumen est.* La forme est donc bien le soleil de chaque chose ; tout ce qu'il y a d'éclat et de beauté dans l'être dérive d'elle. Les créatures occupent dans la hiérarchie de la splendeur et de la beauté la place qu'elles tiennent dans la hiérarchie des essences et des formes ; et dans le même être il y aura autant de beautés différentes qu'il y aura de reflets différents de la même essence. L'éclat de la forme sur les diverses parties de la matière donne le beau sensible ; l'éclat de la forme sur les propriétés intellectuelles, sur les actions morales, constitue la beauté spirituelle. Dans l'homme, la forme c'est l'âme. La splendeur de l'âme reflétée sur les parties du corps bien proportionnées fait la beauté physique ; la splendeur de l'âme sur nos facultés spirituelles, sur les œuvres de notre esprit fait notre beauté intellectuelle ; la splendeur de l'âme sur les

actes humains fait la beauté morale. Dans un beau poème, c'est l'éclat de l'âme qui se révèle par l'intelligence ; dans une belle action, c'est l'éclat de l'âme qui se traduit par la volonté.

Resplendentia formæ, la splendeur de l'essence, tel est l'idéal du beau ; le but de l'art consiste à exprimer d'une manière sensible cet idéal intérieur et à faire rayonner sur des formes visibles cet invisible soleil.

Mais la splendeur de l'essence d'où vient-elle ? Est-ce la première source de la lumière, ou bien n'est-ce qu'un rayon ? Elle est un rayon. Si l'éclat de l'être vient de sa forme, l'éclat de celle-ci vient de Dieu. Que sont, en effet, les essences ? Des imitations lointaines de l'essence incréée. Dieu connaît d'un seul regard toutes les imitations possibles de sa fécondité infinie ; ces exemplaires, ces archétypes éternels sont les idées divines. Or les essences des choses correspondent à ces idées. Elles dépendent directement de l'intelligence de Dieu, elles s'éclairent à ce foyer, source de

toute splendeur, et deviennent, pour ainsi dire, des soleils qui reflètent d'une manière finie l'infinie clarté. Voilà déjà un double idéal proposé au génie de l'artiste ; la splendeur des essences, la splendeur de Dieu.

Il y a plus. Saint Thomas découvre dans tous les êtres un certain éclat de l'adorable Trinité. Dans toute créature nous remarquons trois choses : la substance ou base première de tout ce qui est en elle ; la forme, qui la constitue dans une espèce déterminée ; enfin l'ordre ou inclination, car tout être est attiré et comme porté vers une fin proportionnée à sa nature. La substance, principe radical qui soutient tout ce qui est dans l'être, représente le Père, Principe sans principe. La forme, l'espèce d'un être, c'est son idée ; elle représente donc le Fils, qui est l'idée du Père. L'ordre, l'inclination signifient l'amour, cette impulsion suave qui nous emporte vers notre fin ; ils représentent l'Esprit-Saint, amour du Père et du Fils. La substance, l'espèce, l'inclination ne font qu'un seul être ; cela nous aide à comprendre comment en

Dieu le Principe, le Verbe, l'Amour, ne sont qu'une seule nature. On peut dire dans les deux cas, quoique dans un sens différent : *Et hirtres unum sunt*. Ces trois n'en font qu'un seul. Voilà donc le soleil de la Trinité reflété, en quelque manière, dans la création.

C'est à cette idée profonde que saint Thomas ramène les mystérieuses parole du Livre de la Sagesse (1) : *Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti*. Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure.

La mesure désigne la substance. Toute créature est limitée ; Dieu lui mesure l'être, il lui assigne des degrés et des frontières qu'elle ne dépassera jamais ; ces bornes sont les principes constitutifs ; en un mot, tout être est mesuré par sa substance. Le nombre désigne l'espèce. Aristote et saint Thomas se plaisent à répéter cette sorte d'axiome : *Species sunt sicut numeri*. Les espèces sont comme les nombres. Ajouter ou retrancher à un nombre, c'est le changer ; ajouter ou retrancher à une espèce,

(1) XI, 21.

c'est la détruire ; à ajouter à la brute l'élément raisonnable, retrancher à l'homme l'élément sensitif, c'est les détruire l'un et l'autre. Le poids, c'est l'inclination et l'amour. *Amor meus, pondus meum*, dit saint Augustin. L'amour est pour les êtres doués de connaissance ce qu'est la pesanteur pour les corps ; il est leur attraction, c'est lui qui les fait tomber vers le centre. *Eo fero quocumque feror*.

Ailleurs (1), saint Augustin trouve dans chaque créature un triple élément : *quo constat, quo discernitur, quo congruit*. Un élément qui la constitue, un élément qui la différencie, un élément qui lui donne la convenance et l'harmonie. Ce qui la constitue c'est la substance, ce qui la différencie c'est la forme, ce qui lui donne la convenance c'est l'ordre. Ainsi, tous les divers points de vue sous lesquels nous considérons la créature nous font découvrir en elle une trinité : la substance, la forme ou espèce, l'ordre. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit ont donc leur représentation

(1) *Lib.*, 83 q. q., quæst. 18, in princip.

dans le moindre atome, toute la création est marquée de leur ineffaçable empreinte et inondée de leur clarté. Oui, puisque la Trinité est lumière, tout vestige qui la représente doit être lumineux.

Telle est donc la triple splendeur qui éclaire les êtres : splendeur de l'essence créée, splendeur de l'essence divine, splendeur de la Trinité.

Ce n'est pas là un éclat monotone, les rayons en sont variés jusqu'à l'infini. Variété dans le gracieux : c'est la verdure, ce sont les fleurs, et tout cet ensemble qui forme le domaine de l'idylle. Variété dans le sublime : c'est le vaste océan, ce sont les montagnes gigantesques, c'est l'immensité des cieux. Variété dans le terrible : c'est la grande tempête, c'est la voix du tonnerre, ce sont les volcans formidables, les tremblements et les secousses profondes qui font chanceler la terre, et dans lesquels l'œil de la foi reconnaît la marche de Dieu. Variété dans les infiniment grands : ce sont les gigantesques planètes, les innombrables soleils, qui pour-

suivent, sans jamais l'achever, leur voyage autour du firmament. C'est ici que les nombres sont inépuisables. L'étoile qui nous paraît unique se dédouble parfois en plusieurs soleils séparés par la distance énorme de dix-sept cent millions de lieues, comme les deux soleils qui forment la soixante et unième du Cygne. Sirius met vingt-deux ans pour nous envoyer sa lumière, la Polaire trente et un, la Chèvre soixante-douze. Pour traverser la voie lactée de part en part, dans le sens de sa largeur, la lumière emploie de trois mille à quatre mille ans, pour le moins ; et d'autres nébuleuses sont tellement reculées que leurs rayons, pour venir jusqu'à nous, doivent mettre plus d'un million d'années. Variété dans les infiniment petits : il faut mille millions de microphytes pour égaler la grosseur d'une goutte d'eau ; les globules rouges du sang de l'homme mis en ligne feraient presque cinq fois le tour de la terre.

Ainsi, depuis les dernières frontières de l'être jusqu'aux plus hauts sommets de la création, les essences forment une échelle radieuse, in-

finiment variée, qui nous fait monter de clarté en clarté, *a claritate in claritatem*. Un ordre souverain préside à cette variété ; la lumière des essences, comme la lumière physique, a aussi ses lois. La gradation se fait de telle manière que la fin du premier touche le commencement du second, que ce qui est divisé en bas est uni en haut, que les êtres les plus parfaits sont les plus multipliés. Telles sont les trois lois principales de la lumière métaphysique : *Principia secundorum junguntur finibus primorum. — Quæ sunt divisa in inferioribus sunt unita in superioribus. — Quanto aliqua sunt magis perfecta tanto in majori excessu sunt creata a Deo.*

CHAPITRE TROISIÈME

Les trois lois de la lumière métaphysique

Expliquons brièvement ces trois principes.

I

LE PREMIER PRINCIPE

La fin du premier touche le commencement du second.

Ces paroles, sous leur apparente simplicité, cachent d'étonnantes profondeurs ; elles nous révèlent la merveilleuse sagesse du Tout-Puisant, qui fait que des êtres séparés par des abîmes s'ajustent avec harmonie, sans qu'il y ait jamais entre eux ni vide ni hiatus. Entre la matière brute et le règne de la vie la distance est immense ; cependant l'abîme ne reste pas béant : les commencements de la vie, ces degrés

imperceptibles, sortes de moisissures végétales, ont avec le règne minéral de si grandes ressemblances, que l'abîme jeté entre ces deux mondes est couvert, l'hiatus est comblé. De même, entre ces plantes parfaites, qui semblent douées de sentiment, et les derniers représentants de la vie sensitive les points de contact sont nombreux ; le passage d'un règne à l'autre est préparé ; ici encore l'abîme, sans être supprimé, est couvert ; le sommet de la vie végétative touche le commencement de la vie animale. Y aura-t-il aussi un contact entre l'esprit et les sens ? — Le commencement du monde spirituel, c'est le raisonnement ; le sommet, c'est l'intelligence. Le raisonnement n'arrive à la vérité que par des mouvements multiples, et comme par étapes successives : il faut d'abord combiner deux idées entre elles, c'est le jugement ; ensuite associer deux jugements pour en faire sortir un troisième. L'intelligence ne connaît ni ces retards, ni ces efforts : d'un seul et paisible regard elle a lu toute la vérité dans ses plus intimes profondeurs, *intus legere*. Quel

est maintenant le sommet dans le royaume des sens ? C'est l'estimative ou instinct.

L'estimative est la plus noble de nos facultés internes. D'abord son objet, les qualités non sensibles, est plus élevé, plus abstrait, et, par là, se rapproche davantage de l'ordre intellectuel ; l'acte aussi est plus parfait : l'instinct opère parfois des merveilles qui sont une imitation lointaine du jugement. Mais, chez l'homme, l'estimative est portée plus haut. Toutes nos facultés plongeant leurs racines dans une seule essence, l'instinct et la raison s'appuient sur le même support, comme deux rameaux de nature différente vivent sur le même tronc. Ce voisinage, cette sève commune donnent à l'estimative de l'homme une vertu supérieure. Dans l'animal, elle n'agit que par impulsion naturelle ; ici c'est une sorte d'enquête, de discernement. C'est pourquoi on l'appelle *raison particulière* ou *cogitative*. De même que la raison proprement dite recueille et combine les concepts universels, de même l'estimative recueille et assemble les no-

tions particulières ; si elle n'arrive pas au jugement et au raisonnement, elle les imite d'assez près. Voilà comment, grâce à l'instinct, le sommet du monde sensible et le commencement du monde spirituel se touchent et s'unissent, sans jamais se confondre.

Par les sommets de l'âme, par les actes de l'intelligence, par ces intuitions soudaines et brillantes, si remarquables dans le génie, l'homme atteint, en quelque manière, au commencement du monde angélique. Entre la fin de ce monde et Dieu, nous trouvons encore un certain point de contact ; le terme de la Trinité est l'Esprit-Saint, qui est flamme, lumière et amour ; le commencement de la création, ce sont les séraphins, dont le nom signifie flamme et amour. De la sorte la flamme touche la flamme, l'amour touche l'amour, la lumière touche la lumière, dans la mesure où la créature peut toucher Dieu.

Mais c'est surtout dans le Christ que tous les êtres s'unissent. Le monde corporel est résumé dans le corps immaculé de Jésus ; le monde

humain et le monde angélique sont récapitulés dans l'âme sainte du Verbe Incarné. Et tous ces mondes, qui s'enlacent dans le Christ, touchent aussi à la divinité par les liens de l'union hypostatique, liens indissolubles, plus forts que le temps, plus forts que la mort, car ils sont forts comme l'éternité.

II

LE SECOND PRINCIPE

Quæ sunt divisa in inferioribus sunt unita in superioribus. Ce qui est divisé en bas est uni en haut.

Au premier échelon de l'être, nous rencontrons la matière, principe de multiplicité et de division. Elle est soumise à la multiplicité dans sa nature, dont les éléments contraires peuvent se séparer l'un de l'autre. De plus, le terme de son opération ne reste pas en elle, mais passe en dehors. Le terme de l'action du feu n'est pas dans le feu, il est dans le combustible. La molécule matérielle a bien une activité interne ; ce n'est pas elle cependant qui en profite ; à

mesure qu'elle agit, elle subit une déperdition de forces, ses énergies s'en vont avec son opération. Dans la plante, plus parfaite unité : ici nous remarquons une tendance interne qui régit les diverses parties, les coordonne, les fait contribuer au bien du tout. Le terme de l'action demeure dans la plante même ; c'est la plante qui bénéficie de son travail ; en agissant, elle évolue, se parfait, et le dernier terme de cette évolution devient sa parure et sa couronne.

Chez l'animal plus d'unité encore. Le terme de la vie végétative demeure bien dans la plante, mais non pas dans la faculté même dont procède l'opération : le terme de la nutrition, par exemple, n'est pas dans la puissance nutritive, il passe dans l'être entier. Ceci est encore plus manifeste dans la génération, dont le terme finit par se détacher. Il n'en est pas ainsi dans la vie animale. La sensation reste et dans le sujet sentant, et dans la faculté qui la produit ; c'est la même puissance qui est le principe et le terme de la vision. Cependant la

sensation s'accomplit dans un organe matériel, étendu, dont elle doit subir les conditions et qui la rend sujette à une véritable division, incompatible avec la parfaite unité. Chez les êtres raisonnables ou intellectuels, l'opération a son terme dans le même sujet, dans la même faculté, dans un principe tout à fait simple et immatériel. A ce point de vue, elle échappe à la multiplicité ; mais, d'un autre côté, elle y retombe ; l'opération n'est pas la faculté, celle-ci n'est pas l'essence, l'essence n'est pas l'existence.

Au sommet de l'être enfin, en Dieu, opération, puissance qui opère, essence, existence, sont une seule et indivisible unité.

Notre principe se vérifie également dans l'ordre de la connaissance. Ce qui est divisé en bas, dans les sens externes, est uni en haut, dans les sens intérieurs, car le sens commun recueille et synthétise en lui seul toutes les connaissances de cinq sens différents : il est à la fois la conscience et le centralisateur de tous les autres.

Plus haut, l'intelligence humaine embrasse d'un seul regard les objets des facultés internes et d'autres encore que ni les sens extérieurs ni les sens intérieurs ne pourront jamais atteindre. Notre esprit cependant ne peut, dans une seule idée, saisir qu'un seul objet ; une idée, au contraire, suffit à l'ange pour comprendre des objets multiples. Au dire de saint Thomas, le dernier même de ces esprits célestes voit dans une seule idée tous les individus de la même espèce avec toutes leurs différences, et tous leurs points de vue particuliers (1). Selon que les anges sont plus élevés, leurs idées sont plus vastes et moins nombreuses : en plus petit nombre dans les Archanges que dans le dernier chœur, moins nombreuses encore dans les Séraphins. Les anges supérieurs sont par rapport aux inférieurs ce qu'est le maître par rapport aux élèves. Un génie puissant comme saint Thomas verra dans ce seul principe : *Omne quod movetur ab alio movetur, Tout ce qui se meut est mù par un autre*, une

(1) *Quodlib.* VII, art. III.

foule de vérités qui, pour être saisies de l'esprit novice, ont besoin d'être divisées en propositions particulières et expliquées successivement. De même, les concepts de l'ange suprême sont plus vastes, plus universels que ceux de l'ange inférieur, ils dépassent le diamètre de celui-ci ; et c'est pourquoi l'ange qui enseigne doit diviser, multiplier ses idées, les ajuster à la mesure de l'intelligence plus faible qu'il veut éclairer. C'est dans ce sens que les anges d'en bas sont *illuminés* par ceux d'en haut.

Quoique les idées des séraphins soient ramenées à un petit nombre, une seule ne suffit pas. En Dieu, il n'y en a qu'une : l'essence infinie représente le réel, l'idéal, le possible avec tous leurs multiples détails. L'éternité embrasse dans son orbe immense les temps et toutes les modifications des temps ; comme tous les points de la circonférence sont présents au centre, tous les points du temps sont présents à l'éternité.

Dans le séraphin, l'idée n'est pas l'intelligence, celle-ci n'est pas la nature, et la nature

se distingue de l'existence ; en Dieu, comme nous l'avons déjà dit, idée, intelligence, existence et nature sont une même et immobile réalité. C'est ici que notre principe se vérifie dans toute sa plénitude : ce qui est divisé en bas est uni en haut.

III

LE TROISIÈME PRINCIPE

Il est ainsi exposé par saint Thomas : « Ce que Dieu cherche avant tout dans la création des choses, c'est la perfection de l'univers ; il faut, pour obtenir cette fin, que les êtres les plus parfaits soient créés avec une sorte d'excès sur les autres. Dans les corps, cet excès consiste dans l'immensité de l'étendue ; dans les substances spirituelles, qui n'ont pas d'étendue, il faut y suppléer par l'immensité du nombre. De même donc que les corps célestes l'emportent incomparablement par l'étendue sur les corps terrestres, de même il est raisonnable de penser que les substances immatérielles l'em-

portent incomparablement par leur multitude sur les substances matérielles » (1).

Cette doctrine paraît contredire l'expérience. Il est évident que l'or n'est pas plus multiplié que le fer, ni les perles plus que les grains de sable ; mais, au contraire, la nature semble se montrer plus avare de ce qui est plus précieux. Notre principe, bien entendu, est cependant incontestable. Saint Thomas parle ici des êtres qui sont requis pour la perfection de l'univers ; il s'agit donc seulement des parties principales de la création, de ces degrés qui forment l'échelle harmonieuse du monde et sans laquelle la perfection totale n'existerait pas.

Ces degrés sont : *esse, vivere, sentire, intelligere*. L'être simple dans les corps, la vie végétative dans les plantes, la vie sensitive dans l'animal, la vie raisonnable dans l'homme, la vie intellectuelle dans l'ange. Remarquons aussi que ces créatures doivent être assez nobles pour que Dieu puisse les rechercher *pour elles-mêmes*, autrement elles ne contribueraient pas

(1) I, q. 50, art. 3.

par elles-mêmes à la perfection de l'ensemble. Il faut donc qu'elles soient douées de permanence et d'éternité. Les individus, qui passent et disparaissent, ne sont pas recherchés pour eux-mêmes, mais pour l'espèce; tandis que les espèces, qui ont une sorte de perpétuité, sont voulues pour elles-mêmes.

Le principe de saint Thomas se ramène donc à ceci: à mesure que l'on monte dans les degrés de l'être, les espèces doivent être plus nombreuses: ainsi les espèces des plantes doivent dépasser celles des corps, et celles des animaux dépasser celles des plantes. Les faits donnent à ces assertions de saint Thomas une éclatante confirmation. Les espèces des corps simples vont à peine à soixante-dix, les corps composés ne sont que quelques centaines, tandis que nous pouvons admettre, en chiffres ronds, vingt mille espèces de plantes. Quant aux espèces animales, des auteurs en comptent trois cent mille; d'autres même les portent jusqu'à sept cent mille. Chaque homme équivaut à une espèce, à raison de son âme, qui

est incorruptible, éternelle et voulue pour elle-même. Aussi bien Dieu a donné un ange à chaque homme, de même que chaque espèce, au dire de saint Thomas, est gardée par un ange. Il faut donc que le nombre des hommes soit supérieur à celui des espèces animales ; et l'on sait qu'il les dépasse des millions et des cent millions de fois. Chaque ange forme une espèce. D'après notre principe, la multitude des anges est supérieure au nombre des hommes, la multitude des archanges à celle des anges, la multitude des séraphins à celle des chérubins. Bossuet avait présente à l'esprit cette doctrine de saint Thomas, lorsqu'il s'écriait : « Comptez si vous pouvez ou le sable de la mer ou les étoiles du ciel, tant celles que l'on voit que celles que l'on ne voit pas, et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses excellentes ; et ce qu'il y a de plus beau, c'est, pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus » (1).

(1) *Élévation sur les mystères*, 4^e semaine, 1^{re} élévation.

Telle est la gradation de la lumière, telle est l'admirable variété des essences. Et toutes ces créatures, les plus obscures comme les plus radieuses, élèvent leur voix éloquente, cette grande voix qu'entendait jadis Augustin, *clamaverunt voce grandi*, et elles nous crient : Nous sommes belles, mais nous ne sommes pas la beauté ; nous sommes lumineuses, mais notre lumière est mêlée de ténèbres. Plus haut ! plus haut ! Allez jusqu'à Celui qui nous a créés : *Ipse fecit nos*. Il est la lumière et en lui il n'y a pas de ténèbres. *Deus lux est, et in eo tenebræ non sunt ullæ* (1).

Nous avons, jusqu'ici, considéré la lumière d'une manière générale, dans l'ensemble de la création ; il nous faut l'étudier spécialement dans l'âme humaine.

(1) JOAN., I, 5.

CHAPITRE QUATRIÈME

La lumière dans l'âme. — Splendeur naturelle
de l'âme.

Illumination de l'intellect agent.

Habet autem anima hominis duplicem nitorem : unum quidem ex refulgentia luminis naturalis rationis (1). « Notre âme, dit saint Thomas, a une double splendeur : la première, c'est l'éclat de la lumière naturelle de la raison ».

L'intelligence est ce soleil que le Verbe éternel allume dans tout homme qui vient en ce monde ; tout acte intellectuel est un jet de lumière. Cet éclat naturel de l'âme dépasse, comme à l'infini, la splendeur de la forme qui.

(1) I^a II^{ae}, q. 86, art. 1.

éclairer les êtres matériels. Dans le monde des corps, il n'y a qu'un *vestige* du Dieu-Trinité; dans notre âme, c'est une *image* ressemblante: *ad imaginem et similitudinem*. Le vestige ne donne qu'une idée lointaine de la cause; l'image en représente la nature spécifique ou du moins un signe qui la caractérise. Or notre âme représente la nature de Dieu, parce qu'elle est, comme Lui, de l'ordre intellectuel; elle symbolise aussi la distinction des Personnes, c'est-à-dire la procession du Verbe et celle de l'Amour. Par le fait que l'esprit connaît, il se produit en lui une conception intellectuelle de l'objet connu; c'est ce que nous appelons le verbe intérieur. De même, quand nous aimons, il se forme dans notre affection comme une empreinte de l'objet, par laquelle la chose aimée est dans le sujet qui aime, comme le connu est dans le connaissant. Il y a donc en nous trois choses: l'esprit qui connaît, le verbe produit par la connaissance, l'amour qui procède. C'est bien l'image du Dieu-Trinité, dans lequel la foi nous montre un Principe connais-

sant qui engendre un Verbe, le Verbe engendré, l'Amour qui procède de l'un et de l'autre. Notre verbe intérieur n'est parlé que dans l'acte de la connaissance; c'est donc principalement dans les actes de l'âme qu'il faut considérer l'image de la Trinité. Mais, comme les principes de nos actes sont les puissances et les habitudes, on peut secondairement voir la ressemblance de la Trinité dans les puissances de l'âme et surtout dans ces habitudes qui perfectionnent et contiennent l'acte comme en germe. Puisque nous sommes l'image divine, Dieu se reconnaît en nous. Mais Dieu est lumière, et la lumière ne peut se contempler que dans la lumière. Notre âme, de sa nature, est donc splendeur et beauté. Lorsqu'elle vient à pécher, elle ternit son éclat : toute faute est une privation de lumière, *detrimendum nitoris* (1), tout péché est une tache : *reatus maculæ*.

Quoique l'essence de l'âme soit toute brillante, il y a cependant à son sommet un flambeau qui éclaire sa connaissance : c'est l'intel-

(1) I^a II^{ae}, q. 86, art. 1.

lect agent. Pour faire apprécier le rôle de la lumière dans l'esprit humain, il nous faut donner un exposé succinct de la connaissance intellectuelle.

Toute connaissance, étant une manifestation, requiert au moins deux éléments; un élément qui est manifesté, un autre qui reçoit la manifestation. Le premier, c'est l'objet; le second, c'est la faculté ou puissance cognoscitive. De là cet axiome emprunté à saint Augustin : *ex objecto et potentia paritur notitia*. D'un objet et d'une faculté naît la connaissance.

Pour qu'elle naisse des deux, il faut évidemment que les deux s'unissent, et, comme l'union physique n'est pas possible, les scolastiques concluent que l'objet est présent dans la faculté par quelque chose qui sera sa ressemblance et son vicaire. Cette représentation, c'est l'image ou espèce intentionnelle. Dans l'imagination on l'appelle fantôme, *phantasma*; dans l'esprit, espèce intelligible, idée.

Comment cette représentation idéale est-elle imprimée dans l'intelligence? Nous n'avons

pas à exposer ici les divers systèmes qui ont trait à l'origine des idées. C'est une question intimement liée avec le problème délicat des rapports de l'âme avec le corps. Les philosophes qui nient l'existence ou la spiritualité de l'âme ne reconnaissent pas d'autre cause de nos idées que les sens ; ceux pour qui l'homme est seulement une intelligence servie par des organes veulent que les idées soient en nous indépendamment du corps ; ceux enfin pour qui l'homme n'est ni un corps ni une âme, mais un composé des deux, soutiennent que la cause totale de nos idées ce ne sont ni les sens tout seuls, ni l'esprit tout seul, mais les sens et l'esprit : les sens comme instrument, l'esprit comme agent principal.

Tels sont donc les trois grands systèmes auxquels se ramènent toutes les opinions touchant l'origine de nos connaissances : ou les idées sont l'œuvre totale des sens — Matérialisme, Empirisme, Sensualisme, — ou elles sont en nous indépendamment du corps, soit que l'intelligence les crée d'elle-même, soit que Dieu

nous les infuse, soit enfin que nous voyions toutes choses dans l'essence divine — Subjectivisme transcendantal, Innéisme, Ontologisme, — ou bien elles viennent à la fois et des sens comme cause instrumentale et de l'esprit comme facteur principal. C'est le système aristotélicien et scolastique.

Nous ne nous attarderons pas à combattre la première opinion, puisqu'elle nie la supériorité de l'âme sur le corps, de l'esprit sur les sens. La seconde exigerait de longues considérations, mais, comme nous ne faisons pas ici une thèse sur l'origine des idées, il nous suffira de signaler un raisonnement de saint Thomas qui réfute ce système et prouve en même temps la doctrine scolastique. Si les idées sont en nous indépendamment des sens, l'union de l'âme avec le corps n'a pas sa raison d'être. Il est évident que cette union doit tourner au profit de la partie la plus noble, c'est-à-dire que le corps doit servir à perfectionner l'âme ou dans son être ou dans son opération. Mais le corps n'est pas nécessaire à l'âme pour son

être qui vient directement de Dieu : ce sera donc pour l'opération, c'est-à-dire la connaissance qui se fait au moyen des idées. Donc, le corps est nécessaire à l'âme pour l'acquisition des idées. Donc, si les idées sont en nous indépendamment des sens, l'union de l'âme avec le corps n'a pas sa raison d'être (1).

Une fois admis que le phénomène empirique est la base des idées, comment expliquer le voyage de l'objet jusqu'à l'esprit ? Des sens externes, l'objet arrive à l'imagination, où il est conservé à l'aide de l'espèce intentionnelle. Ici va se produire un travail mystérieux. Il est clair qu'il ne saurait y avoir de passage matériel du cerveau à l'intelligence, et que ces images de l'ordre sensible sont incapables d'agir directement sur notre esprit. C'est plutôt l'intelligence qui doit agir sur elles, leur faire subir un véritable changement. Cela suppose dans l'esprit une activité énergique capable de dégager l'universel, d'abstraire le concret et de transformer le sensible. D'autre part, nous

(1) Cf. I. P. q. 84.

savons que l'intelligence humaine est passive, dépendante : ce n'est pas elle qui est le principe et la mesure des choses, mais au contraire, les choses sont la mesure de notre esprit, et, pour être vraie, notre connaissance doit s'ajuster et se rendre conforme à son objet. « Ce ne sont pas nos connaissances qui font leurs objets, dit Bossuet, elles les supposent ». Nous sommes ainsi amenés à distinguer dans la partie intellectuelle de notre âme deux vertus distinctes : l'une active qui élève et transforme l'objet de l'imagination, *intellect agent*; l'autre passive, à qui appartient l'acte de la connaissance, *intellect possible*.

Le rôle de l'intellect agent est d'abstraire et d'illuminer. L'universel existe dans le phénomène empirique, comme la nature humaine dans l'individu humain. De même que dans un fruit, dit saint Thomas, la vue se porte sur la couleur, le goût sur la saveur, sans s'arrêter aux autres détails, ainsi dans le phénomène de l'imagination l'intellect ne regarde que l'essence de l'objet en elle-même,

en négligeant les conditions particulières qu'elle revêt dans l'individu. Atteindre ainsi la nature toute seule, la faire resplendir toute seule au milieu des principes individuels qui l'enveloppent, telle est l'œuvre de l'intellect agent. Par cet acte puissant, la nature est dégagée de ses enveloppes concrètes, dépouillée de ses conditions singulières : elle appartient désormais au royaume de l'abstrait, de l'universel, de l'idéal : l'espèce intelligible est formée (1).

L'idée vient d'être produite par l'activité de l'âme ; l'objet est devenu intelligible, il n'est pas encore compris. La connaissance exige que l'objet soit présent dans l'esprit, non seulement comme chose intelligible, mais aussi comme terme actuellement connu. Outre l'idée, il faut encore une autre image spirituelle, plus parfaite, plus actuelle, plus vive : c'est le verbe mental. Le verbe n'est plus, comme l'espèce intelligible, une représentation à l'état habituel ; c'est une actualité mentale, l'image

(1) Cf. I. P. q. 85, a. 1

de l'objet, en tant que connu. On l'appelle aussi concept, parce qu'il est l'enfantement lumineux et immaculé de l'esprit fécondé par l'idée, et qu'il reproduit le visage de l'objet comme le fils reproduit le visage du père.

L'espèce intelligible n'est que l'objet imprimé dans l'âme : le verbe est l'objet parlé, exprimé ; c'est pourquoi nous nommons l'idée espèce *imprimee*, et le verbe espèce *expresse*. La première est le produit de l'intellect agent, la seconde, le produit de l'intellect passif. L'espèce imprimee est, avec l'esprit, le générateur du verbe mental et le principe de la connaissance ; le verbe en est le terme. Il y a donc entre l'une et l'autre la différence qui sépare l'effet de la cause, le terme de son principe. Il faut reconnaître une semblable distinction entre l'acte de la connaissance et le verbe mental. La connaissance se termine directement au verbe ; si donc elle ne s'en distinguait pas, elle se terminerait directement à elle-même, et dès lors toute connaissance serait nécessairement réflexe.

Ainsi chaque fois que nous comprenons, il y a en nous quatre choses réellement distinctes : la faculté intellectuelle, l'espèce impressible qui représente l'objet à l'état habituel, l'acte propre de l'esprit, enfin le terme de cet acte ou verbe mental. C'est là que la manifestation s'achève, c'est là que la lumière est faite.

La production du verbe s'appelle *diction*, parce que l'esprit dit, parle son objet : l'acte de la connaissance est l'*intellection*. Sont-ce là deux opérations distinctes ? Quelques auteurs l'ont pensé ; saint Thomas et son école soutiennent le contraire. « *Omne intelligere in nobis proprie est dicere* (1). Pour nous, comprendre, c'est parler intérieurement l'objet ». En effet, le verbe étant l'image de l'objet en tant que connu actuellement, l'opération qui engendre le verbe doit être celle qui rend l'objet connu en acte. L'objet n'est connu en acte que par la connaissance : la production du verbe et la connaissance sont donc une

(1) Q. IV de Verit., art. II, ad 5.

seule et même opération. Il y a pourtant une distinction logique. Dans la connaissance nous ne trouvons que le rapport du connu au connaissant; dans la génération du verbe, c'est le rapport de la parole à celui qui parle. L'objet connu ne tire pas nécessairement son origine du sujet connaissant, tandis que la parole tire la sienne du sujet qui parle. Ainsi, dans la production du verbe ou diction, il y a un ordre d'origine qui n'est pas nécessairement dans le concept de connaissance. Ces nuances peuvent servir au théologien pour les subtiles questions des processions divines, et nous avons cru devoir les signaler.

Ce que nous avons dit du verbe mental nous montre comment il est le dernier jet de la flamme intellectuelle. En lui la lumière est plus vive que dans l'espèce intelligible — produit de l'intellect agent. Cependant même ici l'intelligence active exerce son influence : c'est encore elle, dit saint Thomas, qui éclaire les premiers principes, et, sans son secours, l'intellect passif ne peut avoir la connaissance

actuelle de son objet (1). Il y a donc aussi une illumination de l'intellect agent sur l'intellect passif. Elle ne consiste pas en une sorte de lumière habituelle qui jaillirait de l'un sur l'autre, car toute lumière habituelle est acquise ou infuse: acquise, elle est engendrée par les actes multipliés; infuse, elle dérive de Dieu seul.

L'illumination est donc médiate, elle se fait par l'intermédiaire des espèces intelligibles: l'intelligence active projette sur elles son éclat; de là cette splendeur se reflète sur tous les actes et toutes les connaissances de l'intellect passif.

L'intellect agent est donc bien ce soleil qui est allumé au sommet de notre âme et qui en éclaire les deux versants: par son action sur les phénomènes obscurs de l'imagination, il éclaire le versant qui touche au monde sensible: par son influence sur l'intellect passif, il éclaire le versant qui touche aux rivages spirituels et à l'éternité.

(1) Q. *De Animâ*, art. IV, ad 6. Q. X *de Verit.*, art. 6.

CHAPITRE CINQUIÈME

La lumière dans l'ordre surnaturel

Il y a dans notre âme une autre splendeur qui provient de la lumière divine : c'est l'éclat de la sagesse et de la grâce. *Alium vero nitorem ex refulgentia divini luminis, scilicet sapientiæ et gratiæ.*

Ce n'est pas ici l'occasion de faire une étude sur la grâce ; nous nous contenterons d'effleurer quelques considérations qui conviennent à notre sujet. Une des métaphores dont se sert le plus fréquemment la sainte Écriture pour désigner l'état de grâce, c'est sans contredit celle de la lumière. « Dieu, qui a commandé à la lumière de jaillir des ténèbres,

a lui dans nos cœurs » (1). « Vous étiez autrefois ténèbres ; maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur » (2). « Fils de la lumière, marchez comme des enfants de lumière ». « Dieu nous a transportés dans sa lumière admirable » (3). Et bien longtemps auparavant, Isaïe avait dit dans le même sens : « Lève-toi, Jérusalem, voici venir ta lumière ; la gloire de Dieu s'est levée sur toi » (4).

Ce soleil de Dieu qui se lève sur l'âme, c'est la grâce sanctifiante. La grâce c'est le reflet du visage divin : c'est, pour ainsi dire, la face de Dieu imprimée en nous. Si nous avons le regard spirituel assez puissant, nous apercevrons dans l'âme juste quelque chose des traits sacrés, et, pour ainsi dire, le visage du Christ.

En saluant l'âme en état de grâce, saluons donc la figure de Dieu !

C'est que, en effet, la grâce est une nais-

(1) II COR. IV, 6.

(2) EPH. V, 8.

(3) I PETR. II, 9.

(4) IS. IX, 1.

sance à la vie divine, *ex Deo nati sunt*. Or, toute naissance suppose une nature : en naissant de l'homme, nous avons reçu la nature humaine : pour naître de Dieu, il nous faut une nature divine. Par la naissance corporelle nous reproduisons la figure de nos parents ; par la grâce nous devons refléter le visage de Dieu. Aussi, d'après les saints Pères, la grâce est le miroir brillant dans lequel Dieu se contemple et se reconnaît. Mais Dieu ne peut se reconnaître que dans un dieu, la lumière ne peut se contempler que dans la lumière.

La grâce nous donne donc les propriétés de Dieu. Quand on plonge l'or dans la fournaise, il devient feu, il prend la couleur, la chaleur, la lumière du feu. La grâce nous plonge dans l'être divin, et l'homme, sans perdre sa propre nature, est tout pénétré de Dieu : il est flamme comme Dieu, il est amour comme Dieu, il est lumière comme Dieu.

Nous avons déjà une participation de la lumière créée, mais ce n'est pas encore Dieu

en personne. Eh bien ! l'amour a trouvé le secret de nous donner la personne même de Dieu : c'est le suave mystère que les théologiens appellent l'habitation de la sainte Trinité dans l'âme du juste. Comme le calice contient véritablement le sang de Jésus, ainsi nos âmes contiennent véritablement l'Esprit-Saint. Calice de l'autel, calice de l'âme juste, l'un et l'autre vous êtes sacrés, l'un et l'autre vous abritez un Dieu !

Nous ne nous arrêterons pas à parler de ce mystère : une plume compétente l'a exposé récemment avec autant de clarté que de profondeur (1). Faisons simplement observer que cette présence de la Trinité communique à notre âme un merveilleux éclat. Le Père est la source de la lumière, *Fons veri luminis* ; le Fils est la lumière qui procède de la lumière, *Lumen de lumine* ; l'Esprit-Saint est la lumière qui chasse les ténèbres de nos

(1) Voir le savant et beau travail du T. R. P. Frogel, des Frères Prêcheurs, Maître en Théologie : *De l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes*. Paris, Lethielleux.

cœurs, *Veni, lumen cordium*. Et ces trois splendeurs ne sont qu'une splendeur, ces trois lumières ne sont qu'une lumière, *Et hi tres unum sunt*.

Cette splendeur de l'auguste Trinité ne demeure pas inactive dans notre âme ; elle transfigure notre intelligence, et nous fait contempler toutes choses avec les couleurs de l'éternité. Les savants du siècle ne voient dans les événements de ce monde que le hasard ou que de simples lois physiques ou morales ; l'humble ignorant qui a la grâce y aperçoit la marche de Dieu. D'une part, en effet, la Trinité est dans l'âme du juste ; d'autre part, Elle marque sa trace dans l'événement qui s'accomplit : c'est le Seigneur, pour ainsi dire, qui est en présence de Lui-même, c'est Lui qui se reconnaît dans les événements, c'est Lui qui dit dans la bouche du juste : *Ecce Dominus transit !* Voici le Seigneur qui passe !

Elle transfigure même notre corps. Il y a, en effet, dans le corps des Saints une beauté

secrète, une sorte de majesté cachée qui se révèle parfois à l'heure de la mort. Du moment que nous sommes les temples du Saint-Esprit, nous sommes marqués d'une onction sainte : la lumière du visage divin s'est projetée sur notre visage : nous sommes sacrés pour l'éternité. La mort, tout en nous frappant, respectera le signe que nous portons. Jusque dans la corruption, il y aura, dans nos membres, comme une inscription invisible qui dira : Respectez cette poussière, c'est un immortel qui sommeille ! ces membres furent jadis le temple de la Trinité : ils sont destinés au royaume de la lumière, ils sont sacrés pour la résurrection de la gloire.

Cette transfiguration radieuse s'achève dans l'éternité. Au Ciel, tout est lumière. La Jérusalem céleste est toute resplendissante de clarté, elle n'a pas besoin que le soleil luise sur elle : Dieu lui-même l'éclaire, l'Agneau est sa splendeur.

La vision béatifique, c'est la lumière dans la lumière. Nous pouvons considérer ici l'objet

qui est vu, la faculté qui voit, l'espèce ou idée qui le fait voir, le verbe mental qui l'exprime. L'objet contemplé, c'est la divinité elle-même, face à face, sans voile, sans nuage ; par conséquent, c'est l'infinie clarté. La faculté qui voit, c'est l'intelligence, mais élevée par une vertu surnaturelle toute faite de clarté, la lumière de gloire. Cette lumière est une qualité habituelle et permanente qui transforme l'esprit et le met au niveau de la Vérité Première, comme la charité met notre volonté au niveau du Souverain Bien ; c'est, pour ainsi dire, le regard de l'aigle qui nous est donné pour fixer l'éternel soleil. L'espèce intelligible, c'est encore l'infinie clarté. Aucune image créée n'est assez vaste pour représenter l'infini, ni assez immatérielle pour reproduire l'acte pur : l'essence divine s'unit donc immédiatement à notre esprit, elle devient notre idée ; nous voyons Dieu par Dieu lui-même.

Enfin, d'après l'opinion de beaucoup de Thomistes, il n'y a pas dans la vision béatifique d'autre verbe mental que l'essence di-

vine : la Parole par laquelle Dieu dit sa connaissance devient, en quelque manière, la parole des Bienheureux, le terme ineffable qui exprime leur vision. Voici la raison de ces auteurs. Le verbe mental est l'image de l'objet en l'absence de celui-ci, et il doit représenter la chose d'une manière plus vive, plus actuelle que ne le fait l'espèce intelligible. Or il est inconcevable qu'une espèce créée soit l'image de l'infini ; d'autre part, l'essence divine est intimement présente à l'esprit des Bienheureux ; il n'y a pas de verbe qui puisse la rendre plus vive, plus actuelle qu'elle ne l'est en elle-même. Le verbe créé est donc superflu et même impossible. Et, si l'on objecte qu'il ne peut pas y avoir d'action sans terme, les Thomistes répondent : Cela est vrai seulement de l'action prédicamentale, qui est toute transitoire et tend essentiellement vers un terme extérieur. Or la connaissance intellectuelle n'appartient pas au genre de l'action, qui suppose un mobile et un patient ; elle rentre plutôt dans la sphère de la qualité ; son

rôle, en effet, n'est pas de tendre vers un but, mais seulement de perfectionner le sujet qui opère : elle n'est pas un mouvement, elle est un terme et une perfection.

Ceux qui admettent un verbe créé conviennent, du moins, qu'il exprime admirablement la splendeur divine. Ainsi, à tous les points de vue, la vision béatifique est la lumière dans la lumière.

Nous pouvons nous arrêter ici, dans ces magnificences de la patrie. Nous comprenons maintenant comment la lumière résume les œuvres de Dieu : lumière de l'essence, lumière du Dieu créateur, lumière du Dieu-Trinité, dans la nature, dans la grâce, dans la gloire.

Mais, puisqu'il n'est pas donné à l'homme mortel de contempler ces splendeurs de l'au-delà, il nous faut au moins étudier la lumière dans ce qu'elle a de plus parfait ici-bas, c'est-à-dire dans la foi chrétienne.

SECONDE PARTIE

**L'ÉTUDE DE LA LUMIÈRE APPLIQUÉE
A LA NOTION DE LA FOI**

L'ÉTUDE DE LA LUMIÈRE APPLIQUÉE A LA NOTION DE LA FOI

La croyance, la foi, comme bien d'autres mots féconds en lumineux aperçus ou pleins de mystère, ont eu la fortune d'occuper, de passionner presque, les plumes contemporaines. Des écrivains nous ont représenté la foi comme une opération absurde qui s'accomplit dans les ténèbres, non seulement de l'incompréhensible, mais encore de l'inintelligible. D'autres ont célébré le besoin de croire ; on a étudié savamment la crise religieuse et les motifs de crédibilité, discuté sans fin sur les méthodes rationnelles qui peuvent conduire à la foi, analysé finement l'acte de foi et la faculté de croire. On a voulu connaître à fond cette mystérieuse force, et on a pensé pouvoir

en faire une faculté naturelle de l'âme ou pouvoir l'assimiler à la puissance obédientielle dont parle l'École. Enfin, on a trouvé incomplète la définition scolastique de la foi, définition qui a pourtant été sanctionnée et comme canonisée par le concile du Vatican (1).

Notre dessein n'est pas d'aborder toutes ces questions, ni de discuter en détail ces diverses théories, ni de faire briller des aperçus nouveaux ; il est plus modeste : expliquer simplement la notion thomiste et traditionnelle de la foi. La manière la plus efficace pour établir une doctrine et réfuter les opinions qui l'attaquent, est de faire connaître bien clairement ce qu'elle est. Mais, pour que nos explications soient mieux suivies, il nous faut tout d'abord rappeler sommairement quelques notions communes de logique et de psychologie. Nous aurons compris comment la foi est lu-

(1) Voir dans la *Revue du clergé français* 1^{er} et 15 décembre 1901, 1^{er} et 15 février, 15 mars 1902, les théories de M. l'abbé Pêchegut avec les réponses de M. l'abbé Gayraud.

mière après avoir exposé ces divers points :

- 1° *Notions préliminaires sur la marche de l'esprit humain ;*
 - 2° *La foi naturelle ;*
 - 3° *La foi surnaturelle ;*
 - 4° *Les raisons de croire ;*
 - 5° *Conclusion : la foi lumière.*
-

CHAPITRE PREMIER

Notions préliminaires sur la marche de l'esprit humain

La vérité est le centre qui attire notre esprit et le terme où il se repose, mais il nous faut d'ordinaire plus d'un effort pour y parvenir : on s'y élance par des opérations multiples et comme par bonds successifs. D'abord un mouvement pour s'emparer des premières notions. L'intelligence commence la lecture du monde, elle prend la forme et la mesure des êtres par une image qui est leur représentation et leur vicair. Ce n'est pas encore la possession définitive de la vérité : nous avons l'idée, le concept de la chose, nous ne prononçons rien sur elle ; cette lecture n'est ni une affirmation, ni

une négation, mais une simple vue de l'objet. Cet acte primordial qui recueille les notions premières, éléments indispensables de toute connaissance, c'est la *simple appréhension* ; il se fait dans l'esprit par l'idée et se traduit au dehors par le mot.

Un second mouvement va combiner deux notions simples, les unir de telle sorte qu'elles s'enlacent l'une à l'autre par manière de sujet et d'attribut au moyen du verbe être, leur lien et leur trait d'union. C'est le *jugement*, et son signe extérieur est la proposition, le discours proprement dit. C'est bien en vain qu'une certaine école essaie de mettre le jugement avant les idées. Le jugement est l'acte qui lie des idées : conçoit-on qu'on puisse lier sans avoir d'abord les éléments à unir ? Ne faut-il pas avoir les pierres avant de les cimenter ? L'esprit par l'acte du jugement a réellement parlé, il a dû se prononcer sur l'objet : ou bien donc la réalité est comme le jugement l'affirme, et nous avons la vérité, ou elle est autrement et c'est l'erreur. Cet acte est capital : c'est ici que

la sentence est portée, ici que le vrai ou le faux vont entrer chez nous.

Il est de nombreux cas où la vérité s'impose d'elle-même : d'un seul et paisible regard l'esprit la lit tout entière. Dès qu'il aperçoit le sujet et l'attribut, il saisit le lien qui les unit, et aussitôt, infailliblement et comme d'instinct, il prononce la sentence qui ne sera jamais révoquée. Ce sont là ces jugements immédiats, intuitifs, ces premiers principes admis toujours et partout. La sophistique aura beau diriger contre eux toutes ses ressources, toutes ses subtilités, toutes ses perfidies, elle ne prévaut jamais contre eux ; elle ne persuadera jamais au genre humain de rétracter ces premières paroles que l'évidence arrache à notre esprit et qui sont un hommage naturel à la vérité.

Mais notre lecture du monde n'est pas toujours si facile, il nous faut souvent monter du connu à la recherche de l'inconnu, combiner deux jugements pour en faire sortir un troisième : c'est le *raisonnement*, dont le signe

extérieur est l'argumentation. Les deux premiers jugements s'unissent pour former un antécédent qui devra contenir et produire le dernier jugement ou conséquent. Le lien qui unit celui-ci à l'antécédent s'appelle la conséquence. Le raisonnement a deux manières de procéder : il peut descendre, par le syllogisme, de l'universel aux particuliers, du simple au composé, des lois aux phénomènes ; ou remonter par l'induction, des particuliers à l'universel, du composé au simple, des phénomènes aux lois, comme le touriste dans ses excursions à travers les montagnes, tantôt descend du sommet à la base, tantôt gravit de la base au sommet.

Tels sont les trois actes ou trois mouvements de l'esprit humain : la simple appréhension, qui rassemble les idées, premiers éléments de nos connaissances ; le jugement, qui combine deux idées par l'affirmation ou la négation ; le raisonnement, qui associe deux jugements connus pour en tirer un troisième inconnu tout d'abord. Ce dernier acte est la caractéristique

de l'homme. Dieu et l'ange sont intelligences, ils lisent la vérité d'un seul regard ; nous ne sommes intelligences que dans une faible mesure ; pour la plupart des objets nous avons besoin de comparer diverses notions, de courir l'une à l'autre, de *discourir*, raisonner.

Quelques mots maintenant des états de l'esprit par rapport à la vérité. L'*ignorance* est la condition naturelle dont nous avons tant de peine à sortir. Non loin d'elle réside le *doute*. Placée entre deux partis contradictoires qui la sollicitent, trouvant les motifs parfaitement égaux, ne sachant auxquels donner la préférence, l'intelligence s'abstient de prononcer. Le doute consiste donc dans la suspension même de tout jugement. On remarquera toutefois que, si cet acte est délibéré, un jugement est toujours impliqué ; car, pour s'arrêter à un doute réfléchi, l'esprit doit se dire qu'il a des raisons pour cela, et se parler ainsi, c'est émettre un jugement. On voit aussi que le doute, sans être par lui-même la vérité ou l'erreur, les accompagne toujours l'une ou l'autre :

la vérité, si les motifs de s'abstenir sont réels, l'erreur, s'ils font défaut.

L'esprit avance d'un degré, il donne son adhésion, mais avec crainte de se tromper : c'est l'*opinion*. Il aperçoit un principe d'où peuvent sortir deux conclusions ; aucune ne mérite nécessairement d'être adoptée ou rejetée. Il accorde son adhésion à l'une d'elles, non toutefois en pleine paix et repos, mais avec quelque angoisse, dans l'appréhension que ce qu'il repousse ne soit la vérité. Trois éléments semblent donc ici concourir : un principe et deux conclusions, l'une que l'esprit accepte, l'autre qu'il redoute. *Principium et duæ conclusiones : et una conclusa et alia formidata* (1). L'opinion est en elle-même un assentiment incertain, mais elle peut impliquer la certitude dans un autre jugement qui l'accompagne : je suis certain, par exemple, que tel sentiment de saint Thomas ou de saint Alphonse est solidement probable. On distinguera donc ici deux jugements : l'un sur l'ob-

(1) *De anima*, lect. iv.

jet auquel l'esprit accorde son adhésion pour un motif probable, et cet acte est toujours incertain, accompagné de la crainte d'erreur ; l'autre, touchant la valeur des motifs de probabilité, et celui-ci peut être certain, car on peut en divers cas constater sûrement que les motifs suffisent pour engendrer une opinion sérieuse. Ce qui est probable n'est jamais certain, mais il peut être certain que la probabilité existe ; je puis dire : « Il est certain que c'est probable ».

L'objet ne brillant pas d'un assez vif éclat pour ravir notre assentiment, il faut que la volonté intervienne : si elle ne dicte pas le parti à prendre entre deux adhésions, l'esprit restera perpétuellement en suspens. Il n'est cependant pas au pouvoir de la volonté d'exclure la probabilité contraire et malgré ces préférences et ce choix, la crainte demeure. Or, on ne peut vouloir un objet avec une pleine intensité, quand l'opposé a des chances sérieuses. C'est pourquoi l'opinion, bien qu'elle ait besoin de la volonté, ne procède cepen-

dant pas d'une volonté entière et parfaite (1).

Peut-on concevoir entre le doute et l'opinion un état intermédiaire ? L'intelligence ne donne pas encore son assentiment ; d'autre part, elle ne demeure plus dans la simple indifférence, elle éprouve un attrait, faible mais caractérisé, pour l'un des deux partis où il lui semble apercevoir des chances, en faveur de la vérité. C'est l'indice, le *souçon*, *suspicio*. Nous estimons, pour notre part, que cet acte n'est pas essentiellement distinct du doute ou de l'opinion. L'esprit a beau sentir des attrait, subir même des inclinations, tant qu'il évite de se prononcer, nous restons dans le doute ; dès qu'il parle, même avec hésitation et timidité, c'est une opinion. Il semble donc que le souçon est un doute d'un genre à part, qui s'achemine vers l'opinion, va tout près d'elle sans y parvenir tout à fait. Le souçon, dans un autre sens, peut désigner un jugement formulé sans motif sérieux ; c'est alors une véritable opi-

(1) « *Opinio non videtur procedere ex perfecta voluntate* ». II^a II, q. 4. a 4.

nion, quoique imparfaite, peu raisonnéc, peu raisonnable.

Enfin, l'esprit est arrivé au repos, la *certitude*. Les motifs proposés sont tellement clairs, si bien adaptés à l'intelligence qu'ils enlèvent infailliblement son adhésion avec une énergie pleine, qui ne laisse pas la moindre place à la crainte de se tromper.

La certitude est donc un assentiment inébranlable de l'esprit pour des motifs qui excluent tout péril d'erreur. Elle exige trois conditions. D'abord, un objet nécessaire, immuable, puisque c'est sur lui qu'on doit asseoir un jugement infaillible. Il faut, en second lieu, que l'intelligence se rende compte de cette qualité de l'objet. Une fois constaté que la chose ne peut pas être autrement, l'esprit voit qu'il lui est impossible de se tromper ; son adhésion ne peut plus être hésitante, elle est donnée pleine, entière, sans arrière-pensée : c'est le troisième élément, l'exclusion de toute crainte.

Ne confondons pas la certitude avec la per-

suasion. Il peut se faire que, par suite des préjugés, de l'ignorance, on soit persuadé du faux : il n'arrivera jamais qu'on soit certain de l'erreur ; jamais la certitude ne sera le fruit naturel d'un préjugé. Dans la fausse persuasion, la crainte de l'erreur est, en fait, absente, elle n'est pas exclue ; dans la certitude, on se rend positivement compte qu'il n'y a pas possibilité de se tromper. Dans la fausse persuasion, l'objet est un fondement ruineux qui peut crouler et faire crouler l'adhésion élayée sur lui ; dans la certitude, l'objet est réellement inébranlable et connu clairement comme tel : l'assentiment qui est édifié sur cette base est ferme comme elle, et il ne sera jamais condamné à périr sous des ruines. C'est dire que la certitude est incompatible avec l'erreur.

On l'appelle *métaphysique*, lorsqu'elle est fondée sur les lois des essences, où le miracle même ne peut introduire aucune exception. « Le tout est plus grand que la partie, tout effet a une cause ». *Physique*, lorsqu'elle repose sur l'ordre de la nature, lequel peut subir les

exceptions du miracle : « Le feu brûle, les corps laissés à eux-mêmes tombent vers le centre de la terre ». *Morale*, lorsque les motifs sont empruntés aux habitudes, aux mœurs de l'humanité : « Les mères aiment leurs enfants ». Dans une autre acception, certitude morale désigne une adhésion ferme qui n'exclut pas toute appréhension, mais qui s'appuie sur des motifs assez solides pour nous permettre d'agir prudemment dans le cours ordinaire de la vie. Le voyageur qui monte en wagon est moralement sûr que le mécanicien ne veut pas le conduire à une catastrophe, le consommateur qui va à l'hôtel est moralement sûr que les mets ne sont pas empoisonnés.

La certitude a pour cause l'évidence. C'est l'éclat de la vérité auquel l'esprit ne peut refuser son adhésion. L'intelligence et l'objet sont si bien mesurés l'un à l'autre que, aussitôt, le regard intérieur se fixe et se repose sur l'objet. L'évidence est dans l'ordre intellectuel ce qu'est la lumière dans le monde sensible : la splendeur du jour nécessite notre œil à voir, l'éclat

de l'évidence oblige l'esprit à lui donner son assentiment. L'évidence est à la certitude ce qu'est la cause par rapport à l'effet, car c'est l'évidence qui par sa lumière ravit l'entendement et lui arrache une adhésion ferme et infaillible. La certitude, propriété de l'acte intellectuel, est avant tout subjective ; c'est plutôt dans l'objet que réside l'évidence : de l'objet elle dérive dans l'esprit et produit en lui la claire intuition. Ce qui est certain, à proprement parler, c'est l'acte mental ; l'objet n'est appelé certain que parce qu'il engendre une adhésion certaine ; ce qui est évident, c'est l'objet ; l'acte n'est appelé ainsi que parce qu'il est le résultat de l'évidence ; comme la couleur est dite saine parce qu'elle est l'effet ou le signe de la santé.

L'évidence est *immédiate*, lorsque l'objet se révèle à nous de lui-même sans l'intermédiaire du raisonnement, soit par l'intuition de l'esprit, soit par l'expérience des sens : « Le tout est plus grand que la partie ; — j'existe ; — il fait jour ». Elle est *médiate*, si elle dé-

coule des principes sur la conclusion par le secours d'un moyen terme : « L'âme est immortelle ». L'évidence *intrinsèque* est celle de l'objet en lui-même, en sorte que l'intelligence est nécessitée par cet objet. J'admets que le tout est plus grand que la partie ; non parce que le monde entier le dit, mais parce que je le vois. L'évidence *extrinsèque* est celle, non de l'objet, mais des motifs extérieurs qui nous le font admettre, l'autorité, le témoignage. Si ces motifs excluent toute crainte d'erreur, c'est l'évidence de la crédibilité ; s'ils laissent place à l'incertitude, c'est l'évidence de la probabilité : il est évident qu'il faut croire les vérités révélées, il est évident que telle opinion est probable. La certitude implique toujours comme cause ou l'évidence intrinsèque ou l'évidence extrinsèque.

Dans les jugements immédiats, elle se laisse conquérir du premier coup, la seule lecture de l'objet suffit pour la donner. Pour d'autres cas, elle est le fruit d'un âpre labeur, on n'arrive à la saisir qu'après une chasse mouvementée :

venari definitiones, comme disaient les anciens. On peut faire cette conquête ou par soi-même, voie d'invention, ou par un secours étranger, voie d'enseignement. Selon une ingénieuse comparaison de saint Thomas (1), l'action du maître pour produire la science dans l'esprit de l'élève est comme celle du médecin pour ramener la santé dans le corps du malade. L'homme de l'art ne peut guérir qu'en utilisant les ressources de la nature : c'est en elle que résident le principe premier et les énergies radicales de la santé. Le médecin devient l'auxiliaire et le ministre de la nature, il la seconde et la fortifie par l'emploi des remèdes dont elle se sert comme instruments. L'homme de l'enseignement non plus ne saurait produire le savoir sans développer les germes de science qui sont dans l'esprit du disciple. Le maître devient aussi l'auxiliaire de la nature, en fortifiant l'intelligence, en proposant des signes, des paroles, instruments efficaces qui conduiront l'élève à la décou-

(1) *Q. Q. Dispp. de Magistro*, a. 1.

verte de l'inconnu. C'est la nature qui rétablit la santé comme cause principale, le médecin est l'agent étranger qui vient aider le principe intérieur ; c'est l'esprit enseigné qui produit la science, le maître est l'auxiliaire qui fortifie et développe cette raison naturelle. Le maître n'exerce son efficacité que par l'intermédiaire de l'intelligence du disciple et qu'à la lumière des principes premiers. S'il propose des enseignements qui ne sont pas contenus dans ces principes ou s'il ne montre pas avec évidence comment ils en découlent, il n'engendre pas la science dans l'élève, mais tout au plus l'opinion ou la foi. Pour faire la science, il faut faire la lumière, amener le disciple à voir la vérité, en sorte que celui-ci puisse dire : « C'est bien grâce à mon maître que je connais telle proposition ; la raison, toutefois, pour laquelle je l'admets, ce n'est point parce que le maître l'a dit, mais parce que je vois que c'est vrai ». Si on l'admet uniquement parce que le maître l'a dit, c'est l'opinion, lorsque l'assentiment est incertain, fondé sur des probabilités que le

maître dit vrai ; la foi, lorsque l'assentiment est certain, fondé sur l'évidence que le maître dit vrai. Ce qu'il dit n'est pas évident, mais il est évident qu'il dit vrai. Le maître alors s'appelle témoin. Or, pour admettre sans hésitation la valeur du témoignage, nous devons constater que le témoin ne veut pas nous induire en erreur, que nous pouvons compter sur sa véracité ; qu'il n'est pas dans l'erreur lui-même, que nous pouvons nous fier à sa compétence. *Science et véracité*, voilà les deux conditions qui constituent l'autorité du témoignage. Je n'accorde donc ma *croyance* que si je vois : 1° que le témoin a parlé, 2° qu'il ne me trompe pas, 3° qu'il ne s'est pas trompé. Nous avons les éléments de la foi, il nous reste à préciser cette notion.

CHAPITRE DEUXIÈME

La foi naturelle

Dans son acception la plus générale, la *foi* désigne un assentiment appuyé sur un témoignage, et, comme toute adhésion repose au moins sur le témoignage de nos facultés, on peut appeler foi tout acte de l'esprit. On dira : « Je crois » pour signifier : « Je pense ». — Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ? — Je crois bien !

Dans le langage courant, croyance est parfois synonyme d'opinion très forte, voisine de la certitude. *Credere dicimur quod vehementer opinamur* (1). Les chances de se tromper sont si faibles, réduites à un tel minimum,

(1) Q. Q. Disp., de Veritate, q. 14, a. 2.

qu'on les méprise et qu'on adhère fortement à sa manière de voir. Je crois qu'il pleuvra ; je crois que mon ami me rendra visite ; je crois que c'est un vaisseau qui s'avance là-bas, vers le port. Il reste pourtant une certaine appréhension, l'esprit est incomplètement satisfait, parce qu'il ne voit pas ce qu'il affirme ; et, en se servant du mot « je crois », on indique toujours, au moins implicitement, un manque d'évidence. Ce qu'il y a donc de commun dans les diverses acceptions de la croyance ou de la foi, c'est l'adhésion inévidente. Or, l'évidence fait surtout défaut lorsque notre assentiment doit se baser sur les dires d'un autre. C'est pourquoi, prise au sens strict, la foi désigne l'assentiment par lequel nous admettons avec certitude ce que nous recevons du témoignage extérieur, à cause de l'autorité du témoin qui ne trompe pas et ne se trompe pas. C'est une adhésion certaine. Désignons-nous à ce sujet des assertions de Paul Janet et autres, qui confondent la foi avec l'opinion, la font reposer sur des probabilités ou bien la relèguent parmi

les affaires de sentiment. La foi vraie, parfaite, ne connaît pas l'incertitude. Sans doute, je ne vois pas ce que me rapporte le témoin, mais je vois clairement qu'il possède la science compétente et ne se trompe pas, qu'il a toute la véracité voulue et ne me trompe pas. Il est donc évident que je ne me tromperai pas non plus en lui accordant ma croyance. Mais, si je constate qu'il n'y a pour moi aucune possibilité d'erreur, je conclus que mon adhésion, quoique inévidente, doit être ferme et inébranlable. Il y a donc là affaire de raison, de certitude et de lumière.

Cela suffit-il pour que l'acte de foi s'impose ? Mon assentiment aux motifs de croire est emporté d'emblée par l'évidence même, et aucune autre intervention n'est ici nécessaire : mais l'objet révélé par le témoin reste toujours obscur, et, tant qu'il me sera caché, des appréhensions, des doutes peuvent surgir. Je me rends compte, cependant, que ces alarmes sont vaines, que ces craintes seraient imprudentes. Il appartient à la volonté de dissiper ces nuages,

de mettre en fuite ces fantômes. Le rôle de la volonté n'est donc pas d'ajouter aux motifs un élément nouveau, d'affirmer des conséquences qui ne seraient pas contenues dans les prémisses, mais de chasser les appréhensions, d'obliger l'esprit à mieux constater que les doutes n'ont pas de fondement et, une fois établi qu'il n'y a aucune raison d'hésiter, d'imposer à l'intelligence une adhésion ferme à l'objet révélé. Dans le syllogisme et l'induction la volonté n'a pas à intervenir, parce qu'aucun doute n'est possible, pas même le doute imprudent. Il en est de même de l'adhésion accordée à certains faits historiques. L'existence de Napoléon I^{er}, par exemple, ne nous permet pas la plus légère hésitation, car, outre le témoignage, nous avons ici des effets trop manifestes, et douter serait nier le principe de causalité. Dans ce cas et d'autres analogues, la volonté n'a rien à faire. Aussi bien n'est-ce pas un acte de foi proprement dite, mais plutôt une sorte d'induction, qui peut se comparer avec l'induction scientifique. L'expérience, pourtant, nous

assure qu'il y a des cas très nombreux où des doutes peuvent escorter le témoignage, harceler l'intelligence, tenir l'adhésion flottante. Il faut ici que la volonté intervienne, puisqu'il peut y avoir doute ; mais l'adhésion peut être imposée légitimement, et acceptée avec pleine certitude, puisqu'il est manifeste que le doute est imprudent. C'est la foi proprement dite. Elle n'est pas une induction, comme plusieurs l'ont imaginé. L'induction produit l'évidence, l'objet de la foi reste toujours obscur ; l'induction ne laisse pas de place au doute ; au sujet de la foi ou des conditions de la foi peuvent se glisser des hésitations imprudentes qu'il appartient à la volonté de mettre en fuite.

Il y a ici deux jugements d'ordre tout différent. L'un touchant les motifs de croire ; c'est un assentiment certain, imposé par l'évidence intrinsèque et qui peut être le résultat d'un procédé vraiment scientifique. L'autre touchant l'objet révélé ; il est certain aussi, non pas imposé par l'évidence intérieure, mais commandé par la volonté, qui oblige l'esprit à constater

que les doutes n'ont pas de fondement et à donner son adhésion d'une manière inébranlable. De la sorte, la foi est affaire de raison et affaire de volonté ; elle n'est pas seulement raisonnable, elle est raisonnée dans ses motifs ; elle est certaine, infaillible en elle-même, mais elle est dictée par la volonté, après que celle-ci a expulsé les doutes imprudents.

C'est ainsi qu'on peut raisonner sa croyance : Je ne vois pas ce que je crois, mais je vois clairement qu'il faut croire. Je vois qu'il faut croire parce que j'ai constaté que le témoin a parlé, qu'il ne me trompe pas et ne se trompe pas. Je constate que le témoin a parlé, qu'il a la science et la vérité pour tels et tels motifs. Ces motifs, je les connais par déduction ou induction, d'une manière certaine, évidente, scientifique.

On comprend dès lors comment la foi diffère de la science et de l'opinion. La science jouit de l'évidence intérieure, la foi n'a que l'évidence extrinsèque. Dans la science, qu'elle soit le produit du syllogisme ou le résultat de

l'induction, c'est l'évidence qui exclut le doute et l'objet qui ravit l'assentiment ; dans la foi, c'est la volonté qui bannit le doute imprudent et qui commande l'adhésion. L'opinion est un jugement incertain et inévident, la foi est inévidente mais certaine. La foi s'appuie sur le témoignage extérieur, l'opinion peut se baser et sur un motif étranger et sur des raisons intrinsèques. Je me demande si le monde aurait pu être créé de toute éternité ; je le pense, et j'ai pour cela des arguments sérieux, qui n'entraînent pourtant pas une conclusion nécessaire ; je reste dans l'opinion, je n'arrive pas à la science. Le journal m'apporte une nouvelle. J'ai lieu d'estimer qu'il est bien informé et qu'il ne me trompe pas ; il est très possible, néanmoins, qu'il soit mal renseigné : j'admets ce témoignage extérieur, mais avec une certaine appréhension ; c'est l'opinion, non la foi.

Ainsi, la foi a un point de contact avec l'intelligence des premiers principes et la science des conclusions : la certitude ; un élément commun avec le doute, le soupçon et l'opinion :

le manque d'évidence. Par ces divers aspects que nous venons d'analyser, l'acte de foi se distingue de tous les autres actes de l'entendement (1).

Multipliés et répétés, les actes de foi peuvent engendrer la croyance à l'état habituel. La croyance peut donc être une habitude de l'esprit, elle n'est pas une faculté naturelle : les facultés sont innées, la foi est acquise. Nous reconnaissons volontiers un certain besoin de croire. Notre raison, notre activité et nos énergies sont limitées ; les occupations de tous genres ne permettent pas à un seul homme, fût-il un génie, de tout savoir par lui-même, surtout dès l'origine. De même que l'homme est un être social qui recourt aux services d'autrui, il est un être enseigné qui doit se fier à la

(1) « Actus iste qui est *credere* habet firmam adhesionem ad unam partem, in quo convenit credens cum sciente et intelligente ; et tamen ejus cognitio non est perfecta per manifestam visionem, in quo convenit cum dubitante, suspicante et opinante, et sic proprium est credentis ut cum assensu cogitet. Et propter hoc distinguitur iste actus qui est *credere* ab omnibus actibus intellectus qui sunt circa verum vel falsum » *Ila* *Ila*, q. 1, a. 1.

parole d'un maître, à l'autorité d'un témoignage : il doit vivre de foi comme il vit de tradition. Nous pouvons appeler ce besoin une inclination naturelle, qui précède l'expérience, l'étude, la réflexion, mais ce besoin n'est pas la foi elle-même. N'allons donc pas dire que la foi ou la croyance est une faculté naturelle. Encore moins est-elle un instinct aveugle et fatal ; nous avons montré que son acte est libre et raisonné. Soutenir qu'il y a chez nous des jugements aveugles, c'est détruire toute certitude, c'est prétendre, avec les sceptiques, que nous ne pouvons pas assigner la cause rationnelle de notre adhésion. Cette cause, nous la connaissons : la foi n'est pas évidente, mais il est évident qu'il faut croire.

La croyance a pour objet la vérité. Il n'y a chez nous qu'une faculté du vrai, l'entendement, qui est la puissance de juger, de raisonner, de douter, d'opiner, de croire. Nous admettons donc que la croyance est un acte ou une habitude de notre esprit, nous retiendrons que l'unique faculté de croire est la raison.

Un néo-apologiste (1) a soutenu que la croyance n'est pas autre chose que la puissance obédientielle des scolastiques. Si l'on veut simplement dire que notre croyance naturelle est une capacité qui peut être élevée par Dieu à un état surnaturel, on reste dans le vrai ; l'erreur sera de prétendre que la puissance obédientielle se confond toujours avec la croyance. Quelques explications sur ce sujet nous paraissent nécessaires.

L'École avait reconnu dans tous les êtres une puissance naturelle par rapport aux agents créés et aux actes qui leur sont proportionnés ; une aptitude obédientielle par rapport à la cause première et aux actes qui dépassent toutes les énergies de la nature. En d'autres termes, la créature éprouve une double inclination innée : l'une qui la porte vers son bien propre, l'autre qui la pousse à *obéir* au Créateur en tout ce qu'il voudra faire d'elle. Cette capacité d'obéissance n'est pas un simple mot, elle ex-

(1) M. l'abbé PÈCHEGUT, dans la *Revue du clergé français*, 1^{er} décembre 1901, 1^{er} février 1902.

prime une belle et profonde réalité. Du moment qu'une puissance est entièrement soumise à la vertu d'un agent supérieur, elle se prête à tout ce que l'agent lui-même peut opérer. Les créatures ne sont pas sujettes en tout à notre domination, nous pouvons les faire obéir en certains cas, les violenter en d'autres ; il nous sera impossible de les plier à tous nos désirs. Mais, parce qu'elles dépendent entièrement de Dieu, comme elles n'ont aucune parcelle d'être qui ne vienne de lui, puisque leur existence et leur conservation sont une aumône de chaque instant, elles éprouvent le besoin de subir en tout son action ; il a le droit et le pouvoir de se faire obéir toujours et en tout. Dès lors, la puissance obédientielle se mesure à la vertu même du Créateur, elle est inépuisable comme la puissance de l'agent premier est infinie : elle s'étend à tout ce qui n'implique pas contradiction. Quoi que Dieu tire des êtres, il peut encore se servir d'eux à l'infini, cette capacité se dilate sans mesure (1). En agissant

(1) « Quidquid Deus de creatura faciat, adhuc remanet

ainsi le Tout-puissant ne fait pas violence, il seconde, au contraire, la plus forte inclination de sa créature, car celle-ci éprouve plus d'attrait pour obéir à Dieu que pour se servir elle-même, comme la partie se porte avec plus d'ardeur vers le bien du tout que vers son intérêt propre.

Suarez a pensé que cette capacité obédientielle était une puissance active ; la plupart des théologiens, avec saint Thomas, la regardent comme purement passive, comme une vaste aptitude à recevoir l'influence supérieure (1). La puissance active contient l'effet dans sa vertu propre. Est-il concevable que la nature possède en sa vertu les effets surnaturels auxquels Dieu peut la faire concourir sans cesse, d'une manière indéfinie ? D'autre part, ce n'est pas une activité instrumentale, car celle-ci est commu-

in potentia recipiendi a Deo ». *De Veritate*, q. 27, a. 3, ad 3.

(1) « Respectu eorum quæ facultatem naturæ non excedunt, habet homo a natura non solum principia receptiva, sed etiam principia activa ; respectu autem eorum quæ facultatem naturæ excedunt habet homo a natura *aptitudinem ad recipiendum* ». Q. unica de *virtut. in communi* a. 10 ad 2.

niquée et la puissance obédientielle est innée. C'est donc une capacité passive, qui ne se distingue pas, en réalité, de l'être créé ; c'est la nature elle-même en tant que soumise, obéissante au Créateur en toutes choses et pouvant se plier indéfiniment à tous les effets qu'il veut tirer d'elle.

Cette puissance réside dans tous les êtres, dans toutes leurs facultés, dans toutes leurs habitudes ; dans le feu de l'enfer pour torturer les âmes et les démons, dans les sacrements pour produire la grâce, dans notre corps par rapport à la glorification céleste, dans notre volonté par rapport à la charité divine, dans notre intelligence par rapport à la foi ou à la lumière de gloire, dans nos vertus naturelles pour être soulevées par la grâce. Notre raison en tant que sujet de la croyance, cette croyance elle-même, ont bien aussi leur puissance obédientielle par rapport à la foi infuse, mais il est clair que toute puissance obédientielle n'est pas la croyance. Nous laisserons dire, si l'on veut, que la croyance est une puissance obé-

dientielle, nous soutiendrons que la puissance obédientielle ne se confond pas universellement avec la croyance.

Cette capacité est activée de deux manières. Tantôt par des mouvements transitoires, impulsions subites qui élèvent un instant la nature et la laissent ensuite à elle-même : c'est ainsi que les sacrements concourent à la production de la grâce et que notre volonté est saisie par Dieu pour faire les actes d'amour qui précèdent la justification. Tantôt par des habitudes infuses et permanentes : c'est ainsi que nos facultés sont transformées par les vertus surnaturelles.

L'intelligence est élevée de ces deux manières : par des actes de foi passagers, comme lorsque Dieu veut amener l'infidèle au salut, par l'habitude de la foi qui nous est infusée avec la grâce sanctifiante et que le péché mortel ne réussit pas à déraciner. C'est cette question de la foi surnaturelle qu'il nous reste à éclaircir.

CHAPITRE TROISIÈME

La foi surnaturelle

Nous supposons prouvée la nécessité de la foi chrétienne pour le salut. Il est certain aussi que les adultes doivent se préparer à la justification par des actes de foi. Les théologiens se demandent si la vertu elle-même est donnée avant la justification. Une fois infusée avec la grâce, elle persévère lors même que celle-ci disparaît, il faut un acte d'infidélité pour l'arracher de l'âme ; tout le monde est d'accord sur ce point. Mais il semble à de nombreux théologiens, bien que d'autres ne soient pas de leur avis, que dans les infidèles qui se disposent au salut, l'esprit n'est pas suffisamment préparé, pas capable de porter la noble vertu

de foi si l'âme ne possède pas déjà la grâce sanctifiante. Ils n'admettent donc pas que l'infidèle reçoive l'habitude surnaturelle de la foi avant d'être arrivé à la justification. Quoi qu'il en soit de la vertu, il est certain que l'acte précède et prépare l'infusion de la grâce ; et c'est le procédé intellectuel de cet acte qu'il nous faut analyser.

Ce procédé est analogue à celui de la foi naturelle. Nous pouvons le résumer ainsi : Bien que je ne voie pas ce que je crois, je crois seulement après avoir vu qu'il faut croire. Je vois qu'il faut croire, parce que je constate avec évidence que Dieu a parlé. Je sais que Dieu a parlé pour tels et tels motifs. La raison formelle et immédiate pour laquelle je crois c'est bien l'autorité de Dieu révélateur, mais celle-ci suppose des conditions, et en remontant la série des motifs, j'arrive à formuler cette proposition comme résumé de mon enquête : Je vois qu'il faut croire. Ce jugement est pour moi tout à fait évident. Il ne suffit pas à ma foi d'être raisonnable. L'opinion aussi

peut avoir cela. Les motifs accumulés peuvent constituer une base solide, et il sera raisonnable d'accorder son adhésion, mais celle-ci restera flottante, précisément parce que les motifs ne sont que probables. Si l'on veut que la foi soit inébranlable, il faut trouver des motifs évidents capables de porter un assentiment certain. Comment veut-on que l'infailible repose sur une base mouvante, le certain sur un fondement incertain ? Prétendre que les motifs de notre croyance ne sont que de très fortes probabilités, c'est ramener la foi à l'opinion, c'est détruire la foi.

Le Concile du Vatican enseigne que la croyance chrétienne n'est pas un mouvement aveugle de l'intelligence ; que Dieu, pour rendre cet assentiment conforme à la raison, a voulu ajouter aux grâces intérieures de l'Esprit-Saint des arguments extérieurs, des faits divins, en particulier les miracles et les prophéties, qui mettent en cause la puissance et la science infinies de Dieu, et sont par là même des signes très certains de la révélation : *divi-*

nae revelationis sunt signa certissima (1). Il frappe d'anathème ceux qui oseront soutenir que la révélation divine n'a pas de motifs extérieurs de crédibilité, et que c'est seulement par l'expérience intérieure de chacun et par l'inspiration privée que les hommes arrivent à la foi (2). Léon XIII déclare de même que, si notre esprit se soumet à l'autorité divine, ce n'est pas d'une manière aveugle et téméraire, mais parce que *la raison fait voir* que la doctrine évangélique a été confirmée par des signes miraculeux, *preuves certaines d'une vérité certaine* (3).

L'enseignement authentique de l'Église est donc que les motifs de crédibilité sont les signes très certains de la révélation : *divinae revelationis signa certissima*, les arguments certains d'une vérité certaine : *tamquam certis certae veritatis argumentis*. Nous ne comprenons pas comment, devant ces

(1) *CONSTIT. Dei Filius. cap. 3.*

(2) *Ibid. can. III, 3.*

(3) « *Simili modo ratio declarat evangelicam doctrinam mirabilibus quibusdam signis tamquam certis certae veri-*

déclarations si graves et si précises du magistère suprême, des écrivains catholiques puissent encore affirmer que les motifs de croire ne sont pas suffisants ou ne constituent que de très fortes probabilités.

Nous savons donc que les preuves de notre croyance sont infaillibles.

Comme cette certitude est antérieure à la foi, elle ne peut venir que de l'évidence. Ainsi, il est évident qu'il faut croire, et je puis dire en assignant non pas la cause immédiate, mais la condition primordiale de mon assentiment : Je crois, parce que je vois qu'il faut croire. Cette étude préalable des motifs de crédibilité peut être longue et difficile ; les preuves seront tantôt de l'ordre intrinsèque et subjectif, tantôt de l'ordre objectif et extérieur. On peut, très légitimement, invoquer nos aspirations intimes, le besoin que nous avons du surnaturel

latis argumentis vel ab ipsa origine emicuisse : atque ideo omnes qui Evangelio fidem adjungunt non temere adjungere, tanquam doctas fabulas secutos, sed rationabili prorsus obsequio intelligentiam suam et judicium suum divinæ subjecere auctoritati ». Constit. *Æterni Patris*.

dans l'état présent de l'humanité, les insuffisances de la nature soit pour l'esprit, soit pour le cœur, les aptitudes, les prédispositions que Dieu a pu jeter en nous de cet ordre surnaturel auquel nous avons toujours été élevés (1).

Saint Thomas et les scolastiques recourent plus d'une fois à nos aspirations et à nos désirs pour prouver, par exemple, la possibilité de la vision béatifique (2) et la convenance de la résurrection (3). Les raisons subjectives peuvent servir à rendre la révélation plausible, à fournir une tactique de circonstance, un expédient de stratégie, des arguments *ad hominem* contre les partisans des théories de l'immanence, à la condition toutefois qu'on ne regarde pas le surnaturel comme un postulat absolu et une exigence de notre nature spécifique.

(1) A propos du surnaturel dans l'humanité voir l'intéressant article du P. Alexandre MERCIER, *Revue Thomiste*, mai-juin 1903.

(2) I. P. q. 12. a. 1.

(3) « Ad ostendendum etiam resurrectionem carnis futuram evidens ratio suffragatur... » IV *Cont. Gent.*, cap. 79.

Mais les preuves qui seront toujours bonnes, parce qu'elles resteront toujours vraies, ce sont les preuves objectives dont parlent les Pères du Vatican : *externa revelationis suæ argumenta*, et le pape Léon XIII : *mirabilibus quibusdam signis tamquam certis certæ veritatis argumentis*. Puisque le magistère infallible n'en signale pas d'autres, c'est qu'elles suffisent, en soi. Dès lors, prétendre que les arguments de l'apologétique traditionnelle ne sont pas absolument rigoureux et concluants, c'est aller contre les enseignements de Léon XIII et contre les déclarations vaticanes. Il n'entre pas dans notre sujet d'approfondir ce débat ; nous observerons seulement que la méthode efficace est celle qui arrive à démontrer rationnellement que la révélation existe en fait, qu'il y a des raisons évidentes de croire.

On peut se demander si cette claire connaissance des motifs s'obtient par les seules forces de la nature ou si elle requiert une grâce d'en haut. Dans les croyants, qui ont reçu

la foi avec le baptême, il est vraisemblable que cette lumière surnaturelle projette ses clartés non seulement sur son objet propre, mais encore sur les conditions qui la préparent, sur les motifs qui la justifient. Voilà pourquoi les vrais chrétiens, même les simples fidèles, éprouvent une réelle facilité à défendre leur religion. Quant aux non croyants qui se disposent à la foi, il n'est pas absolument nécessaire d'une grâce divine pour connaître la simple crédibilité : la conclusion est d'ordre naturel. La raison toute seule peut démontrer que Dieu est au-dessus de notre intelligence et qu'il peut révéler ; les miracles sont des faits sensibles qui se constatent comme les autres faits physiques. En soi donc, la crédibilité peut se prouver naturellement. Mais pour arriver, en fait, à cette conclusion, il y a des efforts multiples à répéter, des obstacles nombreux à renverser : la raison pourra rester en défaillance si le secours divin n'est pas là pour la fortifier. Et puis, il convient que cette connaissance soit aidée par la grâce, afin de devenir une disposi-

tion surnaturelle comme la foi à laquelle elle nous prépare. Bien que l'évidence des motifs ne requière point par elle-même un secours divin, nous pensons que, en pratique, cette grâce ne fait jamais défaut (1). Toutefois, ce précieux appoint, qui fortifie et dirige la raison, n'est pas un élément nouveau de certitude ; il nous aide à voir, mais les motifs ont l'évidence par eux-mêmes, et il est naturellement évident qu'il faut croire.

Le même degré d'évidence n'est ni possible ni nécessaire pour tous les hommes. Chez les enfants et les fidèles sans instruction les raisons de croire sont peu compliquées. Ils se rendent suffisamment compte que les pasteurs de l'Église pris dans leur ensemble ne se trompent pas et ne trompent pas ; il devient évident pour eux qu'ils doivent se fier à ce magistère et croire à cet enseignement. D'ailleurs, l'habitude de la foi qui est infuse dans leur âme, les illuminations actuelles que Dieu leur ménage très libéralement, les éclairent sur les

(1) Voir BILLUART. *De fide*, dissert. I, art 6.

fondements de leur religion et complètent leurs données naturelles : ils constatent avec évidence qu'il faut croire (1). Pour les savants qui examinent ces motifs avec toutes les exigences de la critique et toutes les ressources de la raison, l'évidence peut égaler celle d'une conclusion scientifique, quoiqu'il ne faille pas rechercher ici la rigueur d'une démonstration de géométrie.

Mais, dira-t-on, si les motifs sont plus que de très fortes probabilités, s'ils sont évidents, ils ne peuvent former que des preuves apodictiques, nécessitantes. Le surnaturel s'impose donc naturellement toujours et partout : c'est du pur naturalisme (2).

— Les Pères du Vatican et le Pape Léon XIII ont donc été rationalistes en nous signalant *les preuves très certaines* de la révélation ! Ce qui s'impose naturellement, c'est la conclusion : « Il y a des raisons évidentes de

(1) *Idem, ibidem.*

(2) M. PÊCHEGUT, dans la *Revue du Clergé français*, 1^{er} février 1902.

croire ». Autre chose de dire spéculativement : Je vois qu'il faut croire, autre chose de passer à la pratique et de conclure en fait : Je crois.

Rappelons de nouveau qu'il y a ici deux jugements bien distincts : l'un sur les motifs de croire, l'autre, qui est l'acte même de foi, sur l'objet révélé et inévident. Le premier est d'ordre naturel et la conclusion, sans être mathématique, peut être scientifique et nécessitante. Si cette adhésion nous est enlevée d'emblée, ce n'est pas le surnaturel qui s'impose naturellement, mais plutôt une condition du surnaturel, et il faut bien, en effet, que la nature s'impose comme préambule et support de la grâce. Le second jugement : « Je crois » n'est pas une conclusion syllogistique du premier : « Il est évident qu'on doit croire ». Il y a ici plus que la logique, il faut l'intervention de la volonté et le secours de l'Esprit-Saint.

Même dans l'acte de la foi naturelle nous réclamons l'influence de la volonté pour bannir les doutes sans fondement et commander l'adhésion. Ici les doutes ne sont ni plus fondés

ni moins imprudents, mais ils se dressent plus nombreux et l'esprit se voit harcelé de toutes parts : difficultés historiques, objections scientifiques, obstacles du mystère. L'objet de la croyance naturelle n'est pas évident en soi, mais je me rends parfaitement compte qu'il n'offre rien d'incroyable, que les termes de la proposition révélée sont très compréhensibles, tout à fait conformes avec la logique. Ici non seulement l'objet est inévident, mais l'accord positif des termes entre eux nous échappe, et, n'apercevant pas la vérité en elle-même, nous ne pouvons pas nous démontrer positivement que le mystère ne présente rien de déconcertant pour l'esprit. Ce n'est pas tout, car la question n'est point purement spéculative : les conséquences morales, les devoirs pénibles de la religion, les passions à réprimer, les vertus à pratiquer, tout l'ensemble austère du christianisme semble fait pour nous effrayer. Il faut ici une réelle générosité, et, pour que le jugement reste sercin jusqu'au bout, la volonté doit venir à son aide.

D'une part donc, cette intervention est nécessaire pour exclure les doutes et imposer l'assentiment ; elle est, d'autre part, très légitime et peut commander une adhésion très ferme, puisqu'il est évident que les doutes ne sont pas fondés. Enfin, pour que cet acte définitif soit le commencement du salut, ait un motif surnaturel et devienne surnaturel lui-même, il faut une double touche de l'Esprit-Saint : illumination qui éclaire l'intelligence dans ses procédés, surtout dans le dernier jugement pratique, inspiration qui meut efficacement la volonté. Aussi bien l'Église a-t-elle déclaré solennellement par le deuxième Concile d'Orange, le Concile de Trente, le Concile du Vatican, que la foi surnaturelle, même quand elle n'est pas accompagnée de la charité, est l'œuvre de la grâce (1).

(1) « Si quis sine gratia Dei *credentibus*, *volentibus*, *desiderantibus*, *conantibus*, *laborantibus*, *vigilantibus*, *studentibus*, *petentibus*, *quærentibus*, *pulsantibus* nobis misericordiam dicit conferri divinitus, non autem *ut credamus*, *velimus*, *vel hæc omnia sicut oportet agere valeamus* per infusionem et inspirationem Sancti Spiritus in nobis fieri confitetur... resistit Apostolo dicenti: Quid

Ce que nous avons dit jusqu'ici suffit à faire comprendre comment la foi est l'affaire de la raison, de la liberté, de l'Esprit Saint. Affaire de la raison, puisque les motifs de crédibilité sont évidents et que l'intelligence peut arriver à ce jugement : « Je vois qu'il faut croire ». Affaire de la liberté, ainsi que le définit le Concile du Vatican (1), puisque l'objet révélé reste toujours inévident et que l'adhésion n'est pas le résultat d'un syllogisme, mais doit être imposée par la volonté. Affaire de l'Esprit Saint, afin que l'acte soit surnaturel et dispose à la justification.

C'est affaire d'évidence pour le jugement qui porte sur la crédibilité, affaire d'inévidence

habes quod non accepisti ? et : Gratia Dei sum id quod sum ». Conc. Arausicanum, II, can. 6. — « Si quis dixerit sine præveniente Spiritus Sancti inspiratione atque ejus adjutorio hominem *credere*, sperare, diligere, aut pœnitere posse, sicut oportet, ut ei justificationis gratia conferatur, A. S. » Conc. Trid., sess. 6, can. 3. — « Si quis dixerit... ad solam fidem vivam quæ per charitatem operatur gratiam Dei necessariam esse, A. S. » Conc. Vatic., 3 *de Fide*, can. 5. Voir aussi cap. 3 *de Fide*.

(1) « Si quis dixerit assensum fidei christianæ non esse liberum, sed argumentis humanæ rationis necessario produci, A. S. » *De Fide*, can. 5, 3-

pour l'assentiment donné à la proposition révélée. Je puis dire en toute vérité : « Je crois parce que je vois qu'il faut croire » ; mais ce n'est là que le préambule, non la cause et le motif de ma foi. Je crois à cause de l'autorité de Dieu, parce que Dieu l'a dit et qu'il ne peut ni se tromper, ni nous tromper. L'évidence des motifs est bien la *condition requise*, pour que la foi soit prudente et certaine, le *motif formel* de la foi est la véracité divine.

Le Concile du Vatican a fait la lumière sur tous ces points. En même temps qu'il reconnaît des raisons de crédibilité très certaines et à la portée de toutes les intelligences : *certissima et omnium intelligentiæ accommodata* (1), il proclame que le motif de la croyance chrétienne est l'autorité de Dieu révélateur, et que par là elle se distingue de la science naturelle que nous avons de Dieu et des vérités morales (2). Saint Thomas avait

(1) Cap. 3. *de Fide*.

(2) « Si quis dixerit fidem divinam a naturali de Deo et de rebus moralibus scientia non distingui, ac propterea

déjà exposé en termes très lumineux que Dieu est de trois manières l'objet de notre foi. L'objet matériel : c'est Dieu que nous croyons, lui vérité suprême qui contient toute vérité, *credo Deum*. L'objet formel ; nous croyons au Dieu infailible qui nous a parlé, *credo Deo*. L'objet final : la vérité première est le terme dernier vers lequel retourne ma foi. Je crois en Dieu ; ma foi vient de lui et m'emporte vers lui, *credo in Deum* (1).

L'acte bien compris, il est facile de déduire ce qu'est l'habitude de la foi. Le Concile du Vatican la définit : Une vertu surnaturelle par laquelle, sous l'inspiration et avec l'aide de la grâce divine, nous croyons comme vrai ce que Dieu nous révèle, non pas à cause de la vérité de ces objets intrinsèquement évidente à la raison naturelle, mais à cause de l'autorité de Dieu lui-même qui révèle et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper (2).

ad fidem divinam non requiri ut revelata veritas propter auctoritatem Dei revelantis credatur, A. S. » Can. 2.

(1) II^a II^{ae}, q. 2, a. 2.

(2) Cap. 3. de Fide.

C'est une vertu intellectuelle. Comme elle a pour objet le vrai, elle doit trouver son point d'appui dans la faculté du vrai, c'est-à-dire, dans la raison, en tant que celle-ci est le support de la croyance. La foi naturelle peut bien être une habitude, elle n'est pas une vertu, car elle n'a pas assez de clarté pour donner à l'esprit la perfection et le repos (1). Mais la foi chrétienne compense par la noblesse de l'objet et l'excellence de la certitude ce qui manque du côté de l'évidence. L'objet, c'est-à-dire la vérité divine, est capable de satisfaire l'esprit bien mieux que les vérités métaphysiques les plus claires ; la certitude est une participation de la science divine : la grâce, qui pousse l'esprit à son adhésion, lui communique plus de fermeté que ne saurait jamais le faire l'évi-

(1) Les scolastiques admettent cinq vertus intellectuelles. Trois résident dans la raison spéculative : l'*intelligence*, qui est l'habitude des premiers principes, la *science*, qui est la connaissance par les causes ordinaires, la *sagesse*, connaissance par les causes suprêmes. Deux perfectionnent la raison pratique : l'*art*, qui est la règle des œuvres artificielles, *recta ratio factibilium* ; la *prudence*, règle des actions morales, *recta ratio agibilium*.

dence naturelle. La foi infuse suffit donc pleinement à donner à l'esprit cet état excellent qui est la vertu.

Elle est surnaturelle : à raison de son principe, car elle n'est pas le résultat de nos actes multipliés, mais le don gratuit de Dieu ; à raison de son objet, la vérité révélée, à raison de son motif, la véracité divine. Les termes de notre définition expriment cet objet et ce motif, et même le rôle de l'Esprit Saint sur l'intelligence et la volonté : *qua, Dei aspirante et adjuvante gratia... credimus...*

M. l'abbé Pêchegut trouve pourtant que la définition traditionnelle est incomplète ; il s'en prend, en particulier, à la définition donnée par la théologie de Bonal. Elle est identique, en substance, à celle du Concile. Est-ce donc à celui-ci qu'il faut adresser les critiques ?

Voyons les griefs. « Pour que la définition de l'acte de foi soit philosophiquement recevable, il faut qu'elle implique le point d'insertion *naturel* sur lequel le surnaturel puisse se greffer ; il faut trouver une faculté *natu-*

relle qui devienne son point réel d'adaptation en nous » (1).

Nous répondons : Lors même qu'on n'indiquerait pas explicitement, dans une définition, le point d'appui de l'habitude ou de l'acte surnaturels, il va de soi qu'ils reposent sur la faculté qui supporte l'habitude ou l'acte naturels correspondants. Ainsi, il est entendu que la justice, la prudence infuses, etc. ont pour soutiens les facultés où résident la justice, la prudence naturelles, etc. De même, la foi divine se greffe sur la faculté qui supporte la foi naturelle, c'est-à-dire sur l'intelligence. Cela est, d'ailleurs, assez clairement indiqué dans notre définition. En disant : *vertu surnaturelle par laquelle NOUS CROYONS VRAI...* ou bien : *vertu surnaturelle qui dispose l'ESPRIT A CROIRE...* nous exprimons que la foi s'adapte sur la faculté du vrai, en tant que celle-ci est le support de la croyance naturelle. Que veut-on de plus ? Nous avons exposé assez longuement dans ce travail les conditions naturelles de la

(1) *Revue du clergé français*, 1^{er} décembre 1901.

foi, ce qu'elle a de commun avec les autres habitudes de l'esprit, la science, l'opinion, etc ; et ces explications auront suffi à faire comprendre comment la foi infuse se greffe sur une habitude acquise, la croyance, et, par elle, sur une faculté naturelle, la raison.

Examinons maintenant la définition que propose M. Pêchegut. « *Facultas naturalis supernaturaliter a Deo per gratiam transmutata disponens mentem ad assentiendum firmiter propter divinam auctoritatem omnibus quæ Deus revelavit et quæ juxta consuetum Providentiæ ordinem nobis per Ecclesiam credenda proponit* ». Une *faculté naturelle*, même transformée par la grâce, ne deviendra jamais une *vertu infuse*. Lorsque Dieu nous touche pour nous faire produire l'acte de foi qui dispose à la justification, notre esprit est une faculté naturelle transformée surnaturellement pour donner un assentiment ferme... ; est-il donc la vertu de foi ? La nouvelle définition ne convient ni à l'acte ni à la vertu. L'acte est bien la modification d'une faculté naturelle trans-

formée surnaturellement, il n'est pas une vertu naturelle transformée. La vertu est une habitude infusé : une faculté naturelle a beau être élevée par la grâce, elle ne sera jamais une habitude, encore moins une habitude infuse. Qu'elle *reçoive* une modalité surnaturelle, je le comprends ; qu'elle *devienne* elle-même une vertu surnaturelle, c'est inconcevable. Nous ne voyons donc pas en quoi la présente définition serait préférable à celles des Pères du Vatican.

Nous ne prétendons pas avoir fait la lumière complète sur le grave et obscur problème de la foi, mais nous pensons avoir exposé fidèlement la théorie thomiste, qui nous paraît et très intelligible et très raisonnable. Bien des malentendus seraient dissipés si l'on revenait franchement à la philosophie du docteur Angélique, ainsi que l'a prescrit Léon XIII. Il nous sera permis, à ce propos, d'exprimer notre étonnement de voir une certaine école se montrer si empressée et si zélée à seconder les directions du grand Pape sur les questions politiques et

sociales, et rester si indifférente, pour ne pas dire hostile, au mouvement thomiste créé par le même Pontife. Il nous semble que les directions doctrinales n'étaient ni moins solennelles ni moins obligatoires que les directions politiques. Les vrais obéissants les ont suivies loyalement les unes et les autres, avec cette persuasion ferme qu'on n'est pas dans l'illusion quand on écoute celui qui parle au nom de Dieu, qu'il soit Léon XIII ou Pie X.

CHAPITRE QUATRIÈME

Les raisons de croire

Pour ne pas interrompre notre étude sur la notion de la foi, nous nous sommes contenté de signaler les motifs de croire : raisons intérieures et preuves objectives. Il nous faut revenir maintenant sur ce sujet.

Les thomistes avaient bien reconnu le vrai caractère de l'apologétique. Gonet, par exemple, dans une digression pleine d'utilité et de charme, *utilis et jucunda* (1), nous présente un ensemble d'arguments qui n'ont pas vieilli et qui gardent toute leur valeur démonstrative en face même des exigences contemporaines. Nous allons à notre tour résumer à grands

(1) *Clypeus*, De objecto fidei, disp. I, art. viii.

traits les principales preuves classiques. Ne faisant pas ici un traité de la démonstration évangélique, nous ne donnerons qu'un aperçu général, et nous renvoyons pour les développements à nos apologistes et à nos conférenciers.

I

L'ANTIQUITÉ DE NOTRE RELIGION

L'histoire démontre que le monothéisme a précédé toutes les erreurs polythéistes (1) et l'Église catholique toutes les hérésies, de même que la vérité est toujours avant le mensonge. Nous pouvons appliquer à notre religion ce que le protestant Macaulay, dans son *Essai sur l'Histoire des Papes*, écrivait de l'Église catholique. « Elle a vu le commencement de tous les gouvernements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui dans le monde, et je ne suis pas convaincu qu'elle ne soit pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque fleurissait encore à

(1) Voir VIGOUROUX, *La Bible et les découvertes*, tom. III.

Antioche; quand on adorait encore les idoles dans le temple de la Mecque; et elle conservera peut-être encore toute sa vigueur première lorsque je ne sais quel voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra, au milieu d'une vaste solitude, se placer sur une arche brisée du pont de Londres, pour esquisser les ruines de Saint-Paul ».

Elle peut dire aux novateurs de toutes les époques : « Qui êtes-vous ? quand et d'où êtes-vous venus ? pourquoi agissez-vous en mon nom, vous qui n'êtes pas des miens ? La possession est à moi : je possède dès le commencement, je possède la première, et je remonte par une origine certaine jusqu'à ceux auxquels appartenait ce bien. Je suis l'héritière des Apôtres, je garde leur propriété de la manière qu'ils l'ont établi eux-mêmes dans leur testament et par un serment solennel.

« Quant à vous, ils vous ont déshérités, ils vous ont rejetés comme des étrangers et des ennemis » (1).

(1) Voir TERTULLIEN, *De præscriptione*, cap. 37.

II

LE CARACTÈRE DE VÉRITÉ ET DE SAINTETÉ QUE
PRÉSENTE NOTRE RELIGION.

La doctrine catholique a un caractère de variété et de plénitude, de simplicité et de profondeur qui dépasse toutes les intuitions du génie et qui est la marque de la vérité. Nous avons déjà rappelé l'unité forte et souple de nos dogmes. Une étonnante sagesse éclate dans tout ce que le catholicisme nous apprend sur Dieu, sa nature, sa vie intime en lui-même, ses épanchements avec l'humanité par l'Incarnation et l'Eucharistie ; sur l'origine du monde, le problème de notre destinée et de notre fin dernière. Pour quiconque connaît la théologie de la chute originelle et de la réparation rédemptrice, l'homme avec ses incroyables antinomies, sa noblesse et sa corruption, ses aspirations sublimes et ses instincts pervers, n'est plus une énigme. Nous avons le dernier mot de la douleur, nous connaissons le prix d'une larme versée pour Dieu, la triple valeur

expiatoire, méritoire, impétratoire, qui est dans la souffrance, nous comprenons qu'il n'est rien de plus beau ici-bas que la transfiguration du sacrifice et l'auréole du Golgotha. Notre foi peut seule adoucir la suprême agonie et faire savourer la mort comme un breuvage délicieux, seule consoler de l'absence des chers disparus, car elle nous les montre dans l'au-delà, et, à travers le nuage de nos larmes, elle nous fait entrevoir la lumière du jour qui ne finit pas. Avec une telle espérance on s'endort joyeux du sommeil léger qui attend l'aurore.

Elle établit la morale sur ses vrais fondements, nous donne la vraie théorie de la liberté humaine, des vices et des vertus. Je comprends que le rationalisme en face de nos grandes synthèses se déclare impuissant. « Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église : lisez ce petit livre, qui est le catéchisme ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le

sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime... (Origine du monde, origine de l'espèce, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapport de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité » (1).

Une religion qui enseigne un décalogue si pur, l'amour des ennemis, la sainteté du foyer conjugal, qui nous donne sur l'Incarnation, la grâce, la prédestination, la Trinité, des notions

(1) JOUFFROY, *Mélanges philosophiques*, p. 424

si élevées, est trop parfaite pour être une invention de l'esprit humain. Les légendes et les mythes sont ici impuissants, et l'effet est trop au-dessus de la cause. L'excellence même d'une telle conception est une preuve de son origine surnaturelle : le sublime et le divin ne s'inventent pas à si bon compte. Nous pouvons donc conclure avec un esprit célèbre : « La philosophie cherche la vérité, la théologie la trouve, notre religion la possède » (1).

La vérité appelle la sainteté, comme la lumière la chaleur. Or l'Église catholique est la sainteté elle-même rendue visible et pour ainsi dire incarnée. Elle enseigne la perfection par tous les moyens en son pouvoir. A notre arrivée en ce monde, elle nous marque et nous consacre : c'est sa prise de possession. Elle nous enlace comme d'un réseau divin, afin que toujours et partout nous soyons préservés de la corruption du siècle ; elle nous rappelle sans cesse que nous devons être immaculés, nous respecter comme la chose sainte du Seigneur,

(1) PIC DE LA MIRANDOLE, apud GONET, loc. cit.

et faire de notre vie tout entière une cérémonie qui doit honorer Dieu. Sa morale poursuit jusqu'à l'ombre du mal, son ascétisme proscrit la plus légère imperfection, sa mystique fait aspirer au suprême idéal.

La doctrine a prêché la sainteté, la liturgie et les sacrements sont là pour la produire, pour nous bénir à notre entrée dans la vie et dans les circonstances solennelles de la lutte, nous relever après la chute et nous consacrer contre la mort par une dernière onction. Le Christ a établi dans son Église une double école officielle de la sainteté : l'une pour sanctifier, le sacerdoce ; l'autre pour pratiquer la perfection, l'état religieux.

La hiérarchie est instituée pour la consommation des saints, c'est-à-dire la sanctification des fidèles : les ministres préparent, le prêtre illumine, l'évêque achève l'œuvre des parfaits. Ainsi, depuis le pontife jusqu'aux degrés les plus humbles, la hiérarchie fait circuler la sainteté dans toute l'Église, comme une sève féconde qui, descend et remonte tour à tour.

Les fidèles, hélas ! ne répondent pas tous à ces influences de la vie ; mais, malgré les défections et les scandales, l'Église a réalisé dans tous les temps et dans tous les pays un triple idéal : la sainteté commune par l'observation des commandements, la sainteté parfaite par la pratique des préceptes et des conseils, la sainteté héroïque par le culte de toutes les vertus poussé jusqu'au plus sublime degré (1). A toutes les époques, des chrétiens ont mérité les honneurs de la canonisation, et ils ont tous payé le tribut de l'héroïsme comme les martyrs avaient payé le tribut du sang.

Le passage d'un vrai catholique dans le monde est souvent même aux yeux des incrédules une apparition de la vertu, et saint Chrysostome a pu dire que la vie d'un chrétien modeste a plus d'efficacité pour convertir un

(1) Nous avons traité ce sujet dans le *Rosaire et la Sainteté*, troisième partie. — La sainteté s'appelle aussi la charité. Il est facile de prouver que la charité est le commandement nouveau que le paganisme n'avait pas soupçonné, l'œuvre divine que la philanthropie ne peut contrefaire : en un mot le signe de la vérité chrétienne. Voir l'ouvrage du R. P. GAFFRE O. P. *La loi d'Amour*.

païen que le spectacle du ciel et de la terre (1).

Ce pouvoir sanctifiant de notre religion est si manifeste qu'il a frappé certains esprits peu suspects de mysticisme. « A chaque défaut gros ou petit, mais réel, qu'un ami vous laisse apercevoir, vous pouvez dire : S'il n'avait pas ce défaut, que serait-il, sinon plus chrétien » ? (2)

Une considération particulièrement remarquable, qui a ramené à l'Église plus d'un incrédule, c'est que jamais le désir d'une vie plus sainte n'a fait abandonner la foi catholique. Ceux qui viennent à nous du schisme, de l'hérésie ou du rationalisme ont été d'ordinaire l'élite de leur parti : c'étaient des hommes intègres, respectés, dont l'âme vibrait à tout souffle d'idéal et tressaillait de toutes les nobles aspirations. Ceux qui passent de notre camp à l'hérésie ou à l'incrédulité sont souvent le rebut du catholicisme, des révoltés ou des corrompus qui veulent se mettre à l'aise avec leurs passions et que l'Église repousse de son sein,

(1) *Homilia de recta vita.*

(2) SAINTE-BEUVE.

comme l'Océan rejette sur ses bords les impuretés qui pourraient le souiller.

Les illustres convertis qui nous arrivent sont des généreux : ils conquièrent la foi au prix de réels sacrifices, doivent briser leur cœur ou compromettre leur avenir ; ceux qui nous abandonnent sont des ambitieux, qui escomptent la récompense promise aux transfuges et auxquels la libre pensée prodigue fortune et honneurs.

Non, ce n'est point l'amour de la perfection qui éloigne de notre foi. C'est qu'on trouve le catholicisme trop austère, trop ennemi du vieil homme. Le Christ recruterait facilement des adorateurs, s'il voulait se montrer un peu plus commode, se rapetisser à la taille commune, respecter les passions ; on lui élèverait partout des temples, comme autrefois le paganisme lui offrait une place dans son panthéon, à la condition qu'il voulût bien ne pas détrôner les autres idoles. Mais, parce que le Christ est le Dieu intransigeant, parce qu'il contrarie la nature, c'est une preuve que sa religion ne

vient pas de la nature. Non, il n'appartient pas à la nature de fonder une église sur le sacrifice, pas plus que la libre pensée n'est capable de faire une sœur de charité ou un missionnaire allant mourir pour les lépreux, comme le P. Damien.

Oui, c'est un signe évident de la divinité du catholicisme d'avoir pour défenseurs les hommes de bien et d'être persécuté par tous les ennemis de la vertu.

A ces caractères de vérité et de sainteté, ajoutons celui de la beauté. Il faudrait, à ce propos, décrire la majesté et les grâces de notre liturgie et de nos sacrements, faire connaître l'âme de nos saints, l'esthétique de nos dogmes : cette adorable Trinité, toujours vierge et toujours féconde, toujours ancienne et toujours nouvelle, la beauté première et le premier amour ; ce Verbe incarné qui abrite la splendeur divine sous le gracieux et le sublime de l'humanité ; cette Vierge Marie, mère de Dieu et mère du genre humain, qui donne son fruit tout en restant fleur, qui est la toute-puissance

miséricordieuse, qui nous apparaît comme l'espérance, comme la véritable révélation de la beauté, comme le charme de Dieu (1)...

III

LA FORCE ET L'EFFICACITÉ DU CHRISTIANISME.

La religion de Jésus-Christ a opéré en quelques années et dans tout l'univers un changement intellectuel et moral que l'antiquité tout entière n'avait pas eu le courage d'essayer, même dans les écoles des philosophes. Nous n'avons pas à faire ici le tableau des mœurs païennes. On sait comment, sous le règne d'un Jupiter adultère, d'une Vénus impudique, d'un Mercure voleur, le vice devint un dieu, eut ses temples, ses autels et ses fêtes sacrées. Les honteux mystères d'Eleusine en Grèce, d'Isis en Égypte, d'Astarté en Phénicie, les Sacées à Babylone, les Saturnales et les Lupercales à Rome, abritaient sous le manteau de la religion

(1) Voir le P. MONSABRÉ, *Amen du sens esthétique*, conférences de 1890.

le libertinage le plus effronté. Les cultes voluptueux avaient germé sur ce fonds corrompu, semblables à ces plantes qu'on voit toujours prospérer sur des fanges.

Juvénal pouvait dire que « la luxure s'était abattue sur les Romains, plus redoutable que le glaive, et vengeait l'univers vaincu. Toutes les horreurs, toutes les monstruosité de la débauche leur étaient devenues familières... Vénus enivrée ne respectait plus rien » (1). Polybe complète ces détails avec la gravité et la précision de l'historien. « La plupart des Romains vivent dans un étrange dérèglement. Les jeunes gens se laissent entraîner aux plus honteux excès. On s'adonne aux spectacles, aux festins, aux profusions, au libertinage de tout genre » (2).

On ne vante que la stérilité, on ne veut même pas d'un fils unique (3). Auguste fut obligé de faire une loi contre les célibataires

(1) *Salir.* vi, v. 292-300.

(2) *Histor.* xxxii, 11.

(3) *PLIN. Epist.*, iv, 15.

et de les déclarer inhabiles à recevoir des héritages en dehors de leurs familles. « Rarement la vie humaine fut en pareil mépris. Auguste lui-même, par une inconséquence barbare, défendit qu'on élevât un descendant de sa race qui avait pour mère l'infâme Julie. Claude jeta sa fille au coin d'une borne. Continuellement on abandonnait les nouveau-nés, comme on le fait encore en Chine et en Afrique ; à la mort de Germanicus plusieurs citoyens exposèrent leurs enfants venus au monde en ce jour néfaste » (1).

Malgré d'honorables exceptions, la femme était devenue, au dire de Sénèque, un être ignorant, indomptable, incapable de gouverner ses passions. Le mari pouvait faire graver sur la tombe de l'épouse : Le jour de sa mort, j'ai remercié les dieux et les hommes.

La jeune fille était une proie facile de la dépravation. Si elle allait chaste aux jeux publics, elle en revenait éhontée. Les statues et les

(1) FOUARD, *Saint Pierre*, chapitre seizième.

peintures partout étalées achevaient la leçon du vice.

Les scènes de l'intérieur n'étaient pas moins révoltantes. Sénèque nous montre des matrones prolongeant les veillées d'ivresse, faisant assaut de libations avec leurs compagnons de plaisir, comme eux vomissant pour boire encore (1). La conduite dans le mariage était déplorable. « Chez elles, dit encore Sénèque, la chasteté est marque de laideur », et le philosophe ajoute, avec quelque exagération peut-être, qu'il n'y a plus de fidélité conjugale et que les femmes comptent les années non par les consulats, mais par leurs époux (2).

L'esclavage fut une des plaies les plus honteuses du paganisme. A Rome, près d'un million d'hommes était serf ou prolétaire.

« Les cruautés exercées sur les esclaves font frémir ; un vase était-il brisé, ordre aussitôt de jeter dans les viviers le serviteur maladroit, dont le corps allait engraisser les murènes

(1) FOUARD, *Saint Pierre*.

(2) *De beneficiis*, III, 16.

favorites ornées d'anneaux et de colliers. Un maître fait tuer un esclave pour avoir percé un sanglier avec un épieu, sorte d'armes défendues à la servitude. Les esclaves malades étaient abandonnés ou assommés ; les esclaves laborieux passaient la nuit enchaînés dans des souterrains ; on leur distribuait un peu de sel, et ils ne recevaient l'air que par une étroite lucarne. Le possesseur d'un serf le pouvait condamner aux bêtes, le vendre aux gladiateurs, le forcer à des actions infâmes. Les Romains livraient aux traitements les plus cruels, pour la faute la plus légère, les femmes attachées à leur personne » (1).

Ajoutez encore la cruauté homicide d'un peuple qui se repaissait du spectacle du sang humain répandu. On vit sous Trajan, pendant des fêtes gigantesques qui durèrent cent-vingt trois jours, dix mille gladiateurs se battre et s'égorger mutuellement (2).

(1) CHATEAUBRIAND, *Études historiques*, étude v, 3^e partie.

(2) DION CASS., 66.

C'étaient là les chères délices du Romain. « Tantôt c'étaient des gladiateurs et même des gladiatrices de famille noble, qui s'entre-tuaient pour le divertissement de la populace la plus abjecte, comme pour le plaisir de la société la plus raffinée ; tantôt c'étaient des prisonniers de guerre que l'on armait les uns contre les autres, et qui se massacraient au milieu des fêtes, la nuit, aux flambeaux, en présence de courtisanes toutes nues. On forçait des pères, des fils, des frères, de s'égorger mutuellement pour désennuyer un Néron, et, mieux encore, un Vespasien et un Titus !... Le retentissement des glaives, les mugissements des animaux, les gémissements des victimes, dont les entrailles étaient traînées sur un sable parfumé d'essence de safran ou d'eaux de senteur, ravissaient la foule... Les festins particuliers étaient rehaussés par le plaisir du sang : quand on s'était bien repu et qu'on approchait de l'ivresse, on appelait des gladiateurs ; la salle retentissait d'applaudissements lorsqu'un des deux assaillants était tué. Un Romain avait

ordonné par testament de faire combattre aussi de belles femmes qu'il avait achetées, et un autre, de jeunes esclaves qu'il avait aimés » (1).

Si l'on prétend que les philosophes et les poètes étaient là pour réagir, l'histoire répond qu'ils ont approuvé l'esclavage, la pluralité ou la communauté des femmes, que la fornication leur paraissait chose indifférente, qu'ils accordaient au maître tout pouvoir sur le serviteur, et au père de famille droit de vie et de mort sur l'enfant, etc, etc. Et, d'ailleurs, ils ont succombé eux-mêmes aux vices les plus dégradants. L'ignominie de Sodome, après avoir corrompu la Grèce, vint déshonorer les Romains. « Les plus nobles esprits, Cicéron, Brutus, César, ont connu la plus hideuse des souillures ; des poètes délicats, Horace, Virgile, Tibulle, Catulle, en vantent les plaisirs monstrueux » (2). Saint Paul les a flétris d'un mot

(1) CHATEAUBRIAND. *loc. cit.*

(2) FOUARD, *Saint Pierre*, p. 396. Voir aussi DÖLLINGER. *Paiens et Juifs*.

qui les marque comme d'un stigmaté indélébile : Ils ont été livrés au *sens réprouvé* (1).

Aucun d'eux ne s'est élevé à l'idée de la création, ou du moins ils n'ont pas eu le courage de confesser solennellement le Dieu qu'ils avaient reconnu. Celui qu'on a osé appeler le saint du paganisme, le martyr de la vérité, le grand Socrate, est descendu sans rougir des hauteurs de la raison, et il n'a pas craint en mourant d'offrir un sacrifice à Esculape !

La pauvre humanité cherchait bien en vain un sauveur parmi ces sages : épuisée, halelante, elle poursuivait, sans pouvoir s'arrêter, sa marche, ou plutôt sa course, vers la mort.

Et voici que, à la prédication des Apôtres, une société nouvelle s'épanouit au soleil de Dieu. La chasteté et la virginité règnent non seulement dans les ténèbres des catacombes, mais au sein des grandes villes et jusque dans le palais des Césars ; la justice reparait ; les hommes jadis féroces deviennent doux comme des agneaux ; les esclaves trouvent des égaux

(1) *Rom.*, I, 28.

et des frères ; la femme sort de son humiliation, le mariage est respecté : l'individu, la famille, la société sont entièrement restaurés. Tout ce qu'il y a d'exquis dans notre civilisation moderne nous vient de l'Évangile, et notre siècle ingrat s'abreuve malgré lui à la lumière du Christ. Ces merveilles se reproduisent chaque jour dans les pays infidèles à la voix de nos missionnaires. Cette influence du christianisme sur la vie humaine, sur la morale, est une preuve incontestable de son origine divine. Les esprits de bonne foi l'ont reconnu, et un célèbre romancier, après avoir vu la vérité, a rendu ce témoignage que « la religion n'est pas d'un côté et la vie humaine de l'autre » (1).

Il faudrait montrer comment le catholicisme est un bienfait social, ce qu'il a fait pour toutes les classes, comment il répond aux aspirations et aux besoins des sociétés. « Je n'ai trouvé que dans le catholicisme, avoue M. Brunetière, le frein et la satisfaction de mes instincts populaires et de mon idéal démocra-

(1) PAUL BOURGET, Préface de ses œuvres.

tique ; je n'ai trouvé que là la justification de la devise républicaine à laquelle je continue de croire : Liberté, Égalité, Fraternité, et dont j'ai tâché de montrer que, si le fondement ne s'en rencontrait que dans l'idée chrétienne, là aussi et là seulement s'en pouvait rencontrer la véritable interprétation » (1).

IV

LA MANIÈRE DONT LA FOI CHRÉTIENNE S'EST PROPAGÉE DANS LE MONDE ENTIER.

Premier sujet d'admiration, la rapidité avec laquelle s'opère la conversion des peuples. Les deux premières prédications de Pierre amènent au Christ huit mille personnes. Les conquêtes des Apôtres sont comme celles de la lumière, elles atteignent bien vite les extrémités du monde ; aucun peuple ne se soustrait à cette influence, de même qu'aucune partie du globe n'échappe à la chaleur du soleil. Saint Paul écrivait, sans crainte d'être contredit, que déjà

(1) Discours prononcé à Lille, le 18 nov. 1900.

de son temps la foi avait porté des fruits dans tout l'univers (1). Au commencement du II^e siècle, saint Justin s'écrie triomphalement : « Il n'y a pas de peuples, grecs ou barbares, de tout nom et de toutes mœurs, qu'ils habitent sur des chariots mobiles ou sous des tentes voyageuses, pas de classes d'hommes qui n'offrent des prières et des actions de grâces au Dieu Créateur, au nom de Jésus crucifié » (2). La foi a bientôt conquis un royaume plus vaste que l'empire romain. « Nous ne sommes que d'hier, dit Tertullien, et nous remplissons tout. Nous ne vous laissons que les temples. Si nous vous abandonnions, vous seriez épouvantés de la solitude qui se ferait autour de vous. Vous chercheriez à qui commander » (3).

L'aveu des païens n'est pas moins explicite. Sénèque, au témoignage de saint Augustin (4), reconnaît que les chrétiens vaincus ont imposé des lois aux vainqueurs. Pline le Jeune écrit à

(1) *Rom.*, 1, 8 ; *Coloss.*, 1, 6.

(2) *Dialogue avec Triphon*, 117.

(3) *Apolog.*, cap. III.

(4) *De Civil. Dei*, lib. VI, cap. II.

Trajan : « Non seulement les villes en sont remplies, mais cette superstition est contagieuse, elle envahit les bourgs et les campagnes. Les temples des dieux sont désolés, les fêtes sacrées interrompues » (1).

Le doigt de Dieu est donc là. Le Seigneur à l'origine avait dit : Que la terre se mette à germer, et au souffle de cette parole créatrice tout devient prairie et jardin ; ainsi il commande que l'Église prospère, et aussitôt elle a son plein épanouissement, que rien ne peut arrêter, ni la synagogue ni le paganisme (2).

Second sujet d'admiration, c'est qu'un changement aussi universel que radical soit l'œuvre de quelques bateliers impuissants. Tout leur fait défaut. Le nombre : ils sont douze, et ils ont la naïveté de se partager le monde et de se disperser aux quatre vents du ciel. La condition : ce sont des paysans dont l'ignorance fait sourire les sages ; ce sont des juifs, pour lesquels Grecs et Romains n'ont pas assez de mé-

(1) *Ad Trajanum, Epist.*, lib, x, ep. 17.

(2) Cf. CHRYSOST. lib. *Quod Christus est Deus*.

pris. Le prestige : où donc est le pouvoir de leur éloquence, la puissance de leurs armes ? Quels sont les honneurs qui les escortent, la gloire qui les environne ? La folie de la croix. « Les voilà ces pêcheurs qui parcourent la terre, dit saint Jean Chrysostome (1). Ils trouvent le monde malade, ils lui rendent la santé ; chancelant et près de tomber, ils le ramènent à la stabilité. Ils n'ont point de bouclier pour se défendre, ils ne tendent point l'arc, ils ne lancent point de flèches, ils n'ont point d'argent à semer sur leur route, ils ne se confient point dans l'éloquence... Tous les secours humains leur manquent. Dieu seul est avec eux ».

Il est ici-bas une triple puissance qui gouverne tout : les richesses, les plaisirs, les honneurs. Tels sont les véritables rois de l'humanité. Rien ne s'accomplit dans le monde que sous leur inspiration et avec leur concours, et l'histoire humaine est avant tout le récit de ces grandes concupiscences. Affaires et entreprises commerciales, hontes de la luxure et intrigues

(1) Serm. 3 *Penlecost.*

romanesques, ambitions guerrières ou politiques, ces trois forces expliquent tout. Qui conque ne les a pas avec soi est condamné à l'insuccès.

Or non seulement les Apôtres ne les ont pas pour eux, mais ils viennent leur jeter un défi solennel et leur déclarer une guerre à mort. S'ils triomphent, Dieu a donc combattu pour eux.

Il le faut bien, car tout leur est contraire. La nature même de la religion qu'ils prêchent, scandale pour les Juifs, folie aux yeux des païens : dogmes qui déconcertent, un crucifié qu'il faut adorer, trois personnes en un seul Dieu, péché originel qui humilie la raison, effrayante éternité des peines, etc. ; une morale austère qui commande de brûler ce que l'univers adore. Que promettent-ils donc, ces séducteurs, pour attirer à eux les foules ? Dans le présent, les humiliations, le sacrifice du cœur, le renoncement à la volonté propre, les persécutions, la mort ; dans l'avenir, des biens spirituels que personne n'a vus, qui n'ont point de prise sur les imaginations.

Quels sont leurs ennemis ? L'univers entier ; tout ce qu'il y a de terrible ici-bas, des passions souveraines qu'on vient troubler en pleine jouissance ; tout ce qu'il y a de puissant, l'orgueil d'un pouvoir absolu. Le paganisme a armé contre la religion nouvelle l'éloquence de ses rhéteurs, la sagesse de ses philosophes, les faisceaux de ses consuls, la majesté de ses empereurs, la vaillance de ses légions, la fureur de ses prêtres qu'on allait détrôner, toutes les séductions de la volupté et tous les épouvantements de la douleur, et il a été vaincu par le Christ, et il n'a pas même pu arracher une frange au manteau de sa divinité.

L'Église a connu des ennemis plus dangereux encore, ceux de l'intérieur : divisions parmi les fidèles, apostasies, hérésies, schismes, scandales. Toutes choses semblaient conjurées contre notre foi, en sorte que le P. Lacordaire a pu dire : « Nous avons usé le sophisme, l'épigramme, l'échafaud... » Et la foi a triomphé, donc elle est divine !

Troisième sujet d'admiration : c'est que ce

résultat n'a pas été superficiel et passager ; il a été plus fort que le temps, il a atteint le genre humain dans ses énergies les plus vivantes, ses racines les plus profondes. Les conquêtes de la foi ne sont pas seulement les illettrés et les plébéciens, mais les sages et les nobles : Denis l'Aréopagite, Clément, Irénée, Justin, Aristide, Athénagore, Tertullien, Augustin, et bien d'autres, qui ont porté avec tant d'honneur le sceptre du génie. Les rois et les princes se sont soumis à la doctrine de quelques Juifs méprisés, et les empereurs sont venus à Rome pleurer au tombeau d'un pêcheur (1). « Osez-vous dire qu'il est mort, s'écrie saint Jean Chrysostome, le Maître dont les disciples restent après leur trépas les protecteurs et les patrons des empereurs ? » (2).

Nous avons vu à notre époque, le Christ attirer à lui l'éloquence avec Lacordaire, la poésie avec Coppée, la littérature avec Brunetière et Bourget ; nous avons vu les hommes de

(1) Cf. S. AUGUSTIN, serm. in. ps. 65.

(2) Homil. 26 in II Cor. XII.

France s'assembler à Lourdes pour affirmer que le Christ est Dieu, se laisser incliner et courber à son nom, comme les épis au souffle des vents. Oui, tout cela est une preuve que le Christ est aussi vivant qu'au matin de sa résurrection, qu'il est le grand voyageur des siècles, qu'il poursuit sa course à travers tous les âges sans jamais mourir, restant celui que l'on adore, celui que l'on aime, celui pour qui l'on meurt. Il est Dieu !

V

LA CONSERVATION ET LA PROSPÉRITÉ DE
L'ÉGLISE AU MILIEU DES PERSECUTIONS.

Les empires les plus florissants, les monarchies les plus prospères, les républiques le plus solidement établies, ont disparu tour à tour. Les Assyriens cèdent la place aux Mèdes et aux Perses, vaincus à leur tour par les Grecs, qui abandonnent le sceptre à l'empire romain, lequel succombe enfin sous les coups des Bar-

bares. Des révolutions changent la face du monde, les empires et les gouvernements se suivent les uns les autres, comme des flots que chassent d'autres flots. L'Église a vu se dresser contre elle non pas un peuple ni un empire, mais l'univers avec toutes les puissances dont il dispose. Les hommes d'État ont déployé toutes les rigueurs du pouvoir pour la persécuter dans son dogme, sa morale, ses religieux ou ses prêtres ; les législateurs ont essayé de toutes les habiletés perfides, de tous les expédients et de toutes les inventions subtiles pour lui arracher les derniers restes de ses libertés ; les savants ont abusé contre elle de toutes les séductions de la science, il en est même qui ont fouillé les entrailles de la terre afin de trouver une objection nouvelle contre cette Église souverainement détestée ; les littérateurs de tous les âges, philosophes, poètes, romanciers, ont essayé de profaner de leurs rires, et de souiller de leurs blasphèmes tout ce qu'elle a de sacré. Et elle a toujours répondu par des signes de vie à cette mort qu'on espérait d'elle ; elle a en-

terré et elle enterre chaque jour quelques-uns de ses persécuteurs, hommes de politique, hommes de lois, hommes de lettres, et elle poursuit sa marche à travers d'autres siècles avec le Christ, qui ne meurt pas.

De tout temps, la tactique des politiciens a été de jeter l'Église en pâture aux lions, comme fit Darius pour le prophète Daniel. Ce lion féroce qui boit le sang de l'humanité a porté divers noms dans l'histoire, mais, sous quelque masque qu'il se déguise, il représente toujours le parti de la révolte et du désordre. Il a des dents et des ongles de fer, il dévore tout ce qu'il peut saisir, et le reste il le déchire et le foule aux pieds. Il lui faut toujours une proie, et la prudence des sages de ce monde consiste à lui abandonner l'Église, pour se maintenir au pouvoir. La haine religieuse est leur signe de ralliement ; dès qu'il s'agit du catholicisme l'union entre les partis irréductibles est réalisée : livrons l'Église aux lions ! Et c'est fait. Maintenant on peut lever la séance, faire un grand festin, donner une brillante réception, et puis

dormir tranquilles... C'est bien, tout est sauvé, nous avons une nouvelle loi contre la religion du Christ, l'Église est dans la fosse aux lions ! Demain, on lui fera de grandes funérailles, et nous serons désormais en paix !

Demain ! sectaires, l'Église se lèvera avant vous. C'est que Dieu est descendu dans la fosse avec elle, comme autrefois avec Daniel ; il a commandé au monstre, et celui-ci a respecté l'auguste victime, la noble persécutée, et il n'a pas même déchiré une frange de son manteau. Que les hommes d'État veillent bien tard, le soir, pour nous surprendre, la Providence veillera encore plus tard ; qu'ils se lèvent de bonne heure, le matin, pour tramer un nouveau complot contre nous, la Providence se lèvera toujours avant eux !...

Qu'ils prennent garde, cependant ! La bête féroce qui est impuissante contre l'Église a tout pouvoir sur eux ; une révolution devient vite le bras et la dent de fer avec lesquels le lion broie les persécuteurs, et de la sorte se vérifie par eux l'histoire lamentable des enne-

mis de Daniel : *devorati sunt in momento* (1).

L'Église se développe donc par l'épreuve, l'air des persécutions lui est favorable. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens (2). La vigne se fortifie lorsqu'elle est taillée (3) et la foi lorsqu'elle est persécutée (4). Les Pères (5) ont comparé l'Église à l'arche de Noé portée sur les flots. Celle-ci s'élevait à mesure que les eaux montaient, et quand le déluge était le plus menaçant, l'arche était plus près du ciel. Ainsi l'Église : elle monte avec les flots, elle est plus près de Dieu, quand la persécution est plus terrible. De nombreux déluges ont essayé de l'engloutir. Le premier fut le paganisme : il ne réussit qu'à rendre l'Église plus pure, qu'à la faire monter plus

(1) DANIEL, XIV, 41.

(2) TERTULL. *Apolog.* circa finem.

(3) « Versez du sang, versez encore ;
Plus vous retranchez des rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux ».

LAMARTINE,

Ode sur la naissance du duc de Bordeaux.

(4) S. JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon.*

(5) Voir en particulier saint Hilaire, lib. IV. *De Trinitate.*

haut, sur le trône du monde avec Constantin. *Elevaverunt arcam in sublime* (1). Julien l'Apostat est obligé de lancer vers le ciel l'aveu de son impuissance avec le sang de sa blessure : Galiléen, tu as vaincu ! Et la barque de Pierre poursuit sa marche, emportant avec elle ses élus et laissant dans les flots les cadavres de ses persécuteurs.

Viennent ensuite les grandes hérésies, qui bouleversent tout l'Orient et ont leur contre-coup sur notre monde occidental. Mais pendant ce temps les conciles s'assemblent, et les évêques viennent de tous les pays affirmer la divinité de notre religion. Les Ariens et les autres sont morts, malgré leurs puissantes intrigues ; sur leurs vains débris l'Église a élevé sa croix triomphale, et la foi des conciles est toujours immuable.

L'Islamisme fut la grande menace qui pesa sur le moyen âge, il faillit ensevelir l'Europe sous un déluge de sang et de boue. Un jour pourtant il s'est rencontré avec l'Église dans

(1) *Genes.* VII, 17.

le golfe de Lépante, pour y subir une défaite dont il ne s'est jamais relevé. Il a depuis lors végété dans l'impuissance.

Le Protestantisme éleva ses flots impétueux, l'Église n'a pas été submergée. La grande hérésie a toujours porté en elle des germes de ruine, manquant de cette unité qui fait la force et qui promet l'avenir. A ses menaces de mort l'Église répondit, comme toujours, par des signes de vie ; elle enfanta Ignace de Loyola, Thérèse, Pierre d'Alcantara, François Xavier, Charles Borromée, Louis Bertrand, François de Sales, Rose de Lima, et toute cette pléiade de héros et de saints qui brillent au firmament des seizième et dix-septième siècles. Elle était devenue plus pure, plus divine, les flots l'avaient portée plus près du ciel.

La révolution, le rationalisme, la franc-maçonnerie sont le grand péril des temps modernes. L'Église espère. On vit un fils de la révolution s'incliner devant un Pape et lui demander un concordat ; ne verra-t-on pas un jour le rationalisme s'incliner devant l'Église

et lui demander la foi ? La vie de l'Église c'est la charité, et la charité a-t-elle jamais fait plus de prodiges qu'à notre époque ? Elle a des mains pour soigner toutes les misères, un langage pour instruire toutes les ignorances, un cœur pour adoucir toutes les amertumes. L'Église est toujours féconde, elle a partout des prêtres, des religieux, des vierges. Ses missions n'ont jamais été plus florissantes : qu'elles sont belles ses légions d'apôtres, qu'ils sont radieux ses pavillons dressés sur tous les rivages !

Lorsque les vieilles nations se détachent d'elle et meurent de leur ingratitude, de nouveaux peuples sont là pour la consoler. La jeune et vaillante église d'Amérique est toute riche de promesses, et, grâce au Nouveau-Monde, le catholicisme peut entonner l'*hosanna* d'un radieux avenir.

Une génération disparaît, une génération arrive, l'Église demeure : elle préside à leur naissance, elle assiste à leur mort. Sur le berceau et sur la tombe des peuples, elle récite

l'alleluia et le *de profundis*. La génération passée avait été ingrate et persécutrice, l'Église ne s'en est pas souvenue, elle a su la consoler à son dernier soupir et prier sur sa tombe. Voici une génération nouvelle qui arrive, toute frémissante de vie ; celle-ci également persécutera : l'Église, qui le sait d'avance, n'écoute que son cœur, bénit ce berceau, sourit au nouveau-né, chante sur lui *l'alleluia*, invoque sur lui le Dieu du bonheur. Et, quand ce peuple sera devenu un vieillard et qu'il devra disparaître de la scène du monde, oublieuse des outrages, l'Église viendra le coucher dans le tombeau avec une tendresse de mère. Chantant ainsi sur le berceau des nations *l'alleluia*, murmurant sur leur tombe le *de profundis*, elle poursuit sa marche à travers d'autres siècles, avec le Christ, qui ne meurt pas.

Comme son Fondateur, elle sourit à ceux qui la frappent, elle ne connaît pas la vengeance, elle ne maudit pas. Sa patience est le gage de sa victoire : toute douceur est une force, comme toute colère est une faiblesse. Ce sont cette

magnanimité et cette grandeur qui lui amènent les hommes de bonne volonté. Séduits, dominés par ce spectacle d'une société persécutée et cependant triomphante, calomniée, bafouée et oubliant de maudire, ils se disent que tout cela est inexplicable au point de vue naturel. — Il doit y avoir là une force divine : études de plus près cette Église jusqu'ici méconnue. — Peu à peu l'attitude de ces penseurs devient bienveillante ; grâce à eux une réaction se produit : ce sont déjà des auxiliaires. De la sympathie on passe à l'admiration, de l'admiration à l'amour, et l'on devient l'enfant de cette Église catholique, qu'on servira jusqu'à la mort, qu'on défendra avec passion, et, s'il le faut, au prix de son sang. L'Église compte une nouvelle victoire, chante un nouvel *alleluia*, celui de la mère qui est heureuse et étonnée de ses nouveaux enfants : *matrem filiorum lætantes* (1).

(1) « Ecclesia per se ipsa, ob suam nempe admirabilem propagationem, eximiam sanctitatem et inexhaustam in omnibus bonis fœcunditatem, ob catholicam unitatem, invictamque stabilitatem, magnum quoddam et perpe-

VI

LES PROPHÉTIES.

Nous arrivons à une nouvelle série de preuves. Elles demanderaient à être présentées avec des développements et une ampleur que nous ne pouvons leur donner ici. D'excellents écrivains ont prouvé l'authenticité des écrits prophétiques. Nous partirons d'un principe admis par tout le monde. Les critiques les plus intransigeants nous concéderont que ces livres sont antérieurs à l'ère chrétienne de deux siècles au moins. Cela nous suffit pour la valeur démonstrative que nous voulons tirer des prophéties. Le calcul sur les probabilités établit péremptoirement que la réalisation de tant de prédictions diverses concernant le Christ a une cause divine. Donc le Christ est Dieu !

Voici comment raisonne le docteur Poisson (1) : « Supposons, par exemple, qu'il y ait

tuum est motivum credibilitatis et divinæ suæ legationis testimonium irrefragabile ». *Conc. Valic., cap. 3. De Fide.*

(1) Dans son ouvrage : *Recherche sur la probabilité des*

sur une table vingt-six cartes marquées chacune d'une des vingt-six lettres de l'alphabet. Trois de ces cartes sont rangées à part et forment le mot oui. Vous soupçonnez immédiatement que cet arrangement est intentionnel, qu'une personne à vous inconnue savait lire et a voulu représenter ce mot. Le calcul démontre qu'on peut parier six contre un pour l'affirmative... Mais, au lieu de trois lettres rangées à part, supposez que vous en trouvez dix, formant le mot ABSOLUMENT. Ici, vous n'hésitez plus, et vous affirmez sans crainte d'erreur que l'auteur de cette juxtaposition savait lire et a voulu former le mot français que vous lisez. Tout en reconnaissant que le contraire est théoriquement possible, vous ne le regardez pas comme pratiquement réalisable. Et en effet, dans ce cas le calcul montre qu'il y a 3628800 à parier contre 1 en faveur de votre conclusion... On voit qu'il a suffi d'augmenter un peu le

jugements en matière criminelle et en matière civile, cité par le P. CARBONNELLE : Les confins de la science, tome II, chap. IX.

nombre des lettres qui forment l'arrangement remarquable pour passer d'une probabilité ordinaire à une certitude pratique ».

S'il ne s'agit pas de dix lettres, mais de nombreux mots formant une phrase claire et logique, vous avez la certitude absolue que ce n'est point l'effet du hasard.

Or l'accomplissement de toutes les prophéties qui concernent Jésus-Christ est plus difficile que l'arrangement de dix lettres ou de plusieurs mots. C'est que, en effet, ces oracles sont très nombreux, très compliqués, très détaillés, et racontent d'avance tout l'Évangile. Si l'auteur de ces prédictions ne connaît pas l'avenir, il y a un chiffre formidable à parier que les faits lui donneront dans leur ensemble un éclatant démenti. Que disent-elles ? L'histoire tout entière du Christ. Son rôle de Messie qui doit briser la tête du serpent et en qui seront bénies toutes les nations de la terre (1). — Sa descendance de la famille de David : Un re-

(1) *Genes.*, III, 15 ; XXVI, 4 ; XXVIII, 14 ; XLI, 3.

jeton sortira de la tige de Jessé (1). — Sa naissance d'une Vierge : Voici qu'une Vierge concevra et enfantera (2). — Le lieu de son origine : Bethléhem Ephrata est la ville d'où sortira le chef d'Israël (3). — L'époque de son avènement : lorsque le sceptre aura été enlevé à Juda et que le nombre des semaines d'années sera révolu (4). — Sa présentation au temple : Il viendra le désiré des nations, et il remplira cette maison de sa gloire (5). — Sa prédication : L'Esprit de Dieu est sur moi, et c'est pourquoi il m'a conféré l'onction sainte, il m'a envoyé pour prêcher à ceux qui sont doux, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance (6). — Ses miracles : Alors les yeux des aveugles verront, les oreilles des sourds seront ouvertes, le boiteux s'élançera comme un cerf et la langue des muets sera déliée (7). — Son

(1) ISAI, XI. 12.

(2) IS., VII.

(3) MICH., V.

(4) *Genes.*, XLIV ; DANIEL, IX.

(5) AGG., II.

(6) ISAI., LXI.

(7) ISAI., XXXV.

entrée à Jérusalem : Voici ton roi qui vient à toi, juste et sauveur : il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur son poulain (1). — La trahison par un de ses disciples : Celui qui m'était uni, à qui je me fiais, qui mangeait à ma table, se révolte avec insolence contre moi (2). — La vente pour trente deniers : On a pesé trente pièces d'argent pour la récompense de celui qui l'a livré (3). — Les douleurs de sa passion et sa douceur inaltérable : Il s'est offert parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche, et il a été mené au supplice comme un agneau, comme une brebis muette sous la main de celui qui la tond (4). — Son supplice entre deux larrons : Il a été mis au nombre des scélérats (5).

Le psaume XXI a décrit d'avance toutes les scènes du Golgotha, aussi bien que l'eût fait un témoin oculaire : Tous ceux qui me voient

(1) ZACHAR., IX,

(2) Ps., XL.

(3) ZACHAR., XI.

(4) ISAI, LIII.

(5) Ibid.

m'insultent, ils secouent la tête et disent : Il a mis son espérance dans le Seigneur, que le Seigneur le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os ; ils ont partagé mes vêtements et jeté ma robe au sort. — On m'a donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif on m'a abreuvé de vinaigre (1). — Son délaissement et ses angoisses : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? (2). — Les troubles de la nature qui suivent la mort du Sauveur : En ce jour-là je ferai que le soleil se couche en plein midi, et je couvrirai la terre de ténèbres en un jour serein (3). — Sa résurrection : Dieu ne permettra pas que son Saint voie la corruption, il le tire des portes de la mort, afin que le ressuscité annonce les louanges du Très-Haut (4). — Son ascension : Vous êtes monté au ciel, entraînant avec vous la captivité (5). — Sa

(1) *Ps.*, LXIII.

(2) *Ps.*, XXI.

(3) *AMOS.*, VIII.

(4) *Ps.*, IX et *ps.* XV.

(5) *Ps.*, LXVII.

session à la droite du Père : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied (1). — Son sacerdoce éternel : Vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisedech (2). — Son sacrifice nouveau, qui doit remplacer le culte mosaïque : Ma volonté ne se repose plus sur vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai plus d'offrande de vos mains. Car de l'aurore au couchant mon nom est grand parmi les nations ; on sacrifie à mon nom en tous lieux, et l'on me présente une offrande immaculée (3).

Nous le répétons, cet ensemble si logique de prédictions très claires, confirmées par les événements, est, sans comparaison, plus compliqué que l'arrangement des lettres et des mots dont nous parlions tout à l'heure. En vertu du calcul des probabilités, le nombre à parier est ici tellement gigantesque qu'il nous donne

(1) *Ps.*, cix.

(2) *Ibid.*

(3) *MALACH.* I, 10-11.

la certitude *absolue* que l'auteur principal de ces oracles connaissait l'avenir: donc il est Dieu ! Présentée même sous cette forme et sans d'autres développements, la preuve tirée des prophéties est lumineuse, à la portée de toutes les intelligences, apodictique, irrésistible.

VII

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST.

Un grand motif de crédibilité en la divinité du Sauveur, c'est le témoignage que le Christ s'est rendu. Il s'est déclaré Fils de Dieu et Dieu lui-même.

Dans ses entretiens privés: « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique... L'incrédule est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu (1). ...Le Messie c'est moi qui vous parle » (2). Lorsque Pierre a fait la sublime profession de foi: « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant »,

(1) JOAN. III, 13-18.

(2) *Id.* IV, 26.

Jésus approuve ce langage et il déclare que cette connaissance ne vient ni de la chair ni du sang, mais qu'elle est une révélation du Père céleste (1).

Dans ses discours au peuple : « Ma doctrine n'est pas de moi, elle est de Celui qui m'a envoyé... C'est le Père qui me rend témoignage. Je procède de Dieu, je viens de lui, et c'est lui qui m'envoie... Moi et le Père nous ne sommes qu'un seul » (2).

Dans ses réponses officielles aux magistrats qui l'interrogent : Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Fils de Dieu. — « Oui, je le suis, vous l'avez dit. Et désormais vous verrez le Fils de l'homme sur les nuées, assis à la droite du Père » (3).

Ces divers témoignages ne peuvent s'entendre d'une filiation purement adoptive, car alors les Juifs n'auraient pas eu de prétexte

(1) MATTH., XVI, 13-20. Sur la portée de la confession de Pierre, voir *Revue Biblique*, juillet 1903, p. 353.

(2) Cf. JOAN., VII, 14 sq., VIII, 18-42, X, 24-30.

(3) MATTH., XXVI, 63-64.

pour demander sa mort. Il est accusé de blasphème et condamné pour s'être déclaré Dieu. Jésus ne corrige pas cette interprétation, il la fait sienne, et il donne sa vie pour sceller son témoignage. Il faut croire des témoins qui se laissent égorger. « Jésus est mort pour avoir affirmé qu'il était le Fils de Dieu. Et en agissant ainsi, Il a revêtu son affirmation de toute la puissance persuasive qu'une parole humaine puisse revendiquer » (1).

Le Christ témoin ne s'est pas trompé, il n'a pas trompé. Sa science, sa sagesse, son génie sont trop manifestes pour qu'on puisse soupçonner en lui un halluciné. « Les illuminés, les hallucinés peuvent quelquefois faire parler d'eux dans une ville grecque, c'est-à-dire une ville où l'on aime le nouveau — et il y a des villes grecques dans tous les âges ; — ils peuvent tout au plus attirer sur eux, avec l'attention d'un public léger et frivole, l'attention de quelques savants, mais le monde passe et c'est là un petit caillou que la locomotive broie sur

(1) P. DIDON, *La divinité de Jésus-Christ*, p. 153.

son passage... Mais, quand une parole pénètre partout, se frayant un chemin dans l'esprit et dans la conscience, ébranlant les peuples et les civilisations, il faut être sincère et se courber devant sa puissance ; ce n'est plus l'homme, Messieurs, c'est Dieu qui passe » (1).

Il n'a pas trompé. Tant d'honnêteté, tant de piété pour Dieu et de dévouement pour les hommes, tant de grandeur morale, tant de sainteté, ne s'allieront jamais avec l'imposture. « Jamais beauté pareille n'a lui à la surface de la terre. Jamais pareille sainteté n'a honoré et ébloui l'espèce humaine. Et je n'ex-
cepte rien, aucun nom de l'histoire ; vous pouvez la scruter à toutes les pages, vous ne rencontrerez pas un seul exemple d'homme ayant atteint cette hauteur... L'homme est entraîné dans trois directions : par la conscience, par les intérêts, par les instincts... Chez nous la conscience est fragile. En Jésus rien de pareil ; il échappe à cette fatalité de corruption. Sa conscience, c'était la manifestation de la volonté

(1) P. DIDON, *op. cit.*, p. 151-152.

du Père céleste... Or la volonté de Dieu étant la perfection même, Jésus en la suivant, docile, a réalisé la perfection absolue dans son existence humaine.

Quant à ses intérêts, il n'en avait que deux : l'intérêt de son Père ; puis l'intérêt supérieur des hommes... Toute sa vie, depuis le moment où il est entré en scène jusqu'à sa dernière heure, a été consacrée au triomphe de son Père et au bien des hommes...

Quant à ses plaisirs, oh ! il n'en est pas question dans la vie de Jésus. Sa jouissance unique consistait à bien faire » (1).

Voilà donc le témoin parfait, incapable de se tromper et de tromper. Il s'est affirmé Dieu, donc il est Dieu.

Cette démonstration est vraiment décisive. Nos grands apologistes, Lacordaire (2), Bougaud (3), Didon (4), l'ont rendue populaire, et il nous suffit de l'avoir énoncée. Qu'il nous

(1) *Op. cit.*, p. 143-145.

(2) *Confer.* 37^e.

(3) *Le Christianisme et les temps présents*, tom. II, ch. IV.

(4) *La divinité de Jésus-Christ*, 4^e et 5^e conf.

soit permis, avant de passer à la preuve solennelle des miracles, de dire au Christ avec le P. Didon : « O témoin Jésus, dont je suis l'humble disciple, tu es vraiment debout dans la divinité de ton témoignage. Le monde peut passer, te jeter des injures, à l'exemple de ton peuple, qui n'a pas craint de t'appeler : possédé du diable et Samaritain — dernier mot, dans sa bouche, de l'outrage et du blasphème. Oui, le monde peut passer, mais tu resteras rayonnant dans ton martyre, dans ta sainteté, et nous viendrons nous agenouiller devant toi et proclamer, comme le centurion : Cet homme disait vrai, Il est le Fils de Dieu ! »

VIII

LES MIRACLES ET LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Le Sauveur en appelle lui-même à ses miracles pour établir la divinité de sa mission. Lorsque les envoyés de Jean-Baptiste lui demandent s'il est vraiment le Messie ou s'il faut

en attendre un autre, il leur jette comme argument irréfutable cette courte réponse : Allez et rapportez à Jean tout ce dont vous êtes les témoins : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent (1). Son argumentation contre ses adversaires n'est pas différente : Les œuvres que je fais me rendent témoignage ; si vous ne voulez pas me croire moi-même, croyez du moins à mes œuvres. Si je n'avais pas opéré tant de miracles, ils seraient sans faute ; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché (2). Saint Jean nous dit de même en terminant son évangile : Ces miracles ont été mis par écrit, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ fils de Dieu, et qu'ainsi vous ayez la vie éternelle (3).

Le miracle est la signature et le sceau de Dieu ; c'est à la vérité seule que cette marque est apposée. Quiconque se proclame Dieu et signe sa déclaration par un miracle, prouve

(1) MATTH., XI.

(2) JOAN. V et XV,

(3) JOAN., XX, 31.

qu'il dit vrai : il est Dieu ! Voilà ce qu'a fait le Christ. Pour montrer que la nature entière lui appartient et lui obéit, il étend ses miracles sur tout le domaine de la création (1). Sur le monde corporel : l'eau est changée en vin, les pains sont multipliés ; sur le monde aérien : l'étoile conduit les mages à son berceau, les ténèbres annoncent le deuil de sa mort. Sur la créature spirituelle : les bons anges viennent chanter sur sa crèche, le servir au désert, le fortifier au jardin des Oliviers ; les mauvais esprits sont chassés des possédés et obligés de se soumettre à son pouvoir (2). Sur les corps malades : une vertu curative s'échappe de sa personne (3), il guérit le serviteur du centurion, la fille de la Chananéenne, le paralytique à la piscine, la belle-mère de Pierre, etc. Pouvoir sur les âmes : d'un regard il domine ses ennemis ; seul, au temple, il met en fuite, sans éprouver la moindre résis-

(1) Cf. S. THOMAS, III P. q. 41.

(2) LUC., II, XXII, MATTH., IV.

(3) LUC, IV.

tance, toute la foule des vendeurs; il passe invisible au milieu des Juifs. Pouvoir sur les consciences : il lit les plus secrètes pensées, et d'une parole il remet les péchés du paralytique et ceux de Madeleine. Pouvoir sur la mort dans les trois résurrections célèbres : le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre, Lazare enseveli depuis quatre jours (1).

Ces miracles sont historiquement certains. C'étaient des faits sensibles, publics, même solennels, constatés par des multitudes et frappant d'autant plus l'attention qu'ils étaient plus extraordinaires. D'ailleurs, l'enquête juridique n'a pas manqué. Les Pharisiens, à propos du paralytique guéri à la piscine, de l'homme à la main desséchée et surtout de l'aveugle-né, ont déployé toutes les ressources de la tactique la plus habile, une adresse merveilleuse et une perfidie que la droiture populaire et l'évidence du prodige ont chaque fois déjouées (2). Convaincus malgré eux, impuissants à voiler la

(1) MATTH., IX ; LUC, VII ; JOAN., XI.

(2) JOAN., V et IX.

lumière, les Juifs confessent ces miracles avec dépit, et c'est là précisément un motif pour les pontifes de tramer le complot de mort qui les délivrera du thaumaturge : *quia hic homo multa signa facit* (1).

Les résultats des miracles persévèrent, les faits acquièrent une notoriété qui les perpétue. Les païens eux-mêmes ne les contestent pas. L'ennemi de notre foi, celui qui le premier arma la philosophie et la science contre le christianisme, Celse, admet ces faits comme historiques, mais il prétend les expliquer par la magie (2).

Le caractère surnaturel n'est pas moins incontestable. Ces prodiges ne viennent pas du démon, car ils ont pour objet de détruire son règne, et il est inconcevable que Satan travaille à sa propre ruine. Ce n'est pas non plus à l'aide de la suggestion ou de l'hypnotisme qu'on nourrira cinq mille hommes affamés. Les faits se sont chargés de renverser d'avance

(1) JOAN., XI.

(2) Apud. ORIGEN. *adversus Celsum*, I, 38.

les théories péniblement construites par le rationalisme moderne. Tout s'oppose aux explications de la libre pensée. La *nature* même des faits : la multiplication des pains devant des milliers de personnes, la guérison subite d'un paralytique qui a languï trente-huit ans dans son infirmité, la vue donnée à un aveugle de naissance, des résurrections aussi certaines que les décès. Pas n'est besoin de connaître toutes les forces du monde physique pour savoir que tout cela dépasse la sphère du naturel. Le *mode* aussi déjoue le système fantaisiste de nos incrédules. C'est sans aucune préparation, sans l'emploi d'aucun remède, d'aucun agent physique, par un simple commandement, parfois même à distance, qu'opère le thaumaturge de l'Évangile. Si ce n'est pas là du divin, qu'on nous cite dans toute la suite des âges, le magicien le plus audacieux, l'hypnotiseur le plus habile, qui ait osé imiter même de loin la millième partie de ce qu'a fait le Christ pour le bien de l'humanité (1).

(1) « Potestisne aliquem nobis designare, monstrare, ex

Un événement capital, sur lequel il nous faut insister, c'est la résurrection de Notre Seigneur. Il a une importance de premier ordre, non seulement parce que c'est un miracle insigne, mais pour un triple motif. D'abord, parce que le Christ l'avait choisi comme la marque particulière et la confirmation suprême de sa mission divine. « Ils n'auront pas d'autre signe que celui de Jonas. Comme ce prophète passa trois jours dans l'intérieur du poisson, le Fils de l'homme sera trois jours dans le sein de la terre » (1). En second lieu, parce que c'est le fondement de notre religion. Tout est vain dans notre foi, si le Christ est resté au tombeau ; s'il en est sorti glorieux, notre espérance est infaillible (2). Enfin, parce que ce mystère résume la plupart des vérités dogmatiques et morales. Il y a deux natures en Jésus-Christ : la nature humaine, puisqu'il peut mourir, la nature di-

omnibus illis magicis viris qui unquam fuere per sæcula, consimile aliquid Christo millesima ex parte qui fecerit ? »

ARNOBIUS, *Adversus Gentes*, lib. I, cap. 43.

(1) MATTU., XII, 39-40.

(2) I Cor., xv, 14.

vine, puisqu'il triomphe de la mort. Si c'est par sa vertu propre qu'il ressuscite, il s'affirme et se prouve Dieu ; si c'est par la vertu du Père, il est encore Dieu, car il donne sa résurrection comme la preuve de sa divinité, et le Père céleste ne peut signer une imposture par un miracle. La victoire de Jésus sur la mort est le gage certain de notre résurrection et l'argument visible de la vie future. C'est notre consolation au milieu des épreuves : on savoure la souffrance, quand on sait le poids immense de gloire qu'elle nous mérite, on s'endort avec joie dans le tombeau, quand on est certain que ce sommeil attend l'aurore.

Dans l'ordre moral, cette résurrection est le symbole de la réforme des mœurs et du renouvellement total de la vie spirituelle (1).

Le fondement du christianisme se résume en ces deux mots : Jésus est mort, Jésus est ressuscité. Voilà pourquoi toute la mission des apôtres fut d'être les témoins de la résurrection (2).

(1) *Rom.*, vi.

(2) *Acl.*, I, 22.

Jésus est mort. Nous avons pour garantir ce fait le témoignage du centurion présent à toute la scène du Calvaire, le soin que prend Pilate de s'informer auprès de cet officier : ce n'est qu'après une enquête certaine qu'il autorise la sépulture (1). Le témoignage des légionnaires chargés d'achever les suppliciés : ils brisent les jambes des deux larrons, mais, ayant constaté que Jésus est mort, l'un d'eux lui ouvre le côté avec une lance, et de la blessure s'échappent de l'eau et du sang (2). Les témoignages de Joseph d'Arimatee, de Nicodème, des saintes femmes, qui n'eussent jamais consenti à ensevelir vivant l'objet de leur si vive et si fidèle amitié.

D'ailleurs, après le supplice de la flagellation, les défaillances et les épuisements de la voie douloureuse, les souffrances atroces de crucifiement, le coup de lance du soldat, les conditions de la vie étaient devenues physiquement impossibles et un dénouement fatal était

(1) MARC., XVI, 39 et seqq.

(2) JOAN., XIX, 31 et seqq.

inévitables. Les opérations multiples de l'ensevelissement, le sépulcre même, les cent livres de parfums versées sur le corps du crucifié auraient sûrement amené la mort, si elle n'eût pas été déjà bien certaine. Et puis, il y aurait eu de la part de Jésus, des disciples et des saintes femmes une imposture colossale, qui n'a pu se produire et qu'on n'imposera jamais à la croyance du genre humain.

Jésus est ressuscité. Il faut admettre un fait dont les témoins ne se sont pas trompés, n'ont pas voulu tromper, n'ont pas pu tromper.

Ici, les témoins ont toutes les garanties voulues pour échapper à l'illusion. Ce ne sont ni des hallucinés ni même des enthousiastes; âmes simples, mais positives, qui veulent voir et toucher avant de croire. Les rationalistes prétendent que la foi exaltée des apôtres inventa la résurrection. Mais il est certain, au contraire, que les disciples ne s'attendaient plus à la résurrection de leur maître. Rebelles à toute crédulité naïve, ils n'acceptent point le témoignage des femmes, et, quand celles-ci annon-

cent que le Seigneur est ressuscité, ils regardent leurs visions comme le produit de cerveaux en délire (1). L'évidence seule est capable de les convaincre, et leur exigence est telle qu'il leur faut des preuves palpables et tangibles (2). Le Sauveur s'est plu à multiplier ses preuves, *in multis argumentis* (3) : il se manifeste de nombreuses fois et de diverses manières : on a compté jusqu'à onze apparitions. Ce n'est pas à des visionnaires isolés, mais à des groupes peu crédules, mais à une réunion de cinq cents personnes (4). Et parmi tant de témoins on n'en citera pas un seul qui se soit ou contredit ou démenti. « Ce ne sont pas ici des hommes prévenus qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait, ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux, qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur les mystères éloignés des sens, font

(1) LUC., XXIV.

(2) JOAN., XX, 25.

(3) *Act.*, I.

(4) I *Cor.*, xv.

leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu ; leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conclusions mal prises et défectueuses. Non, ils disent : nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains » (1).

Ils n'ont pas trompé. Et pourquoi l'auraient-ils voulu ? On n'est pas imposteur sans motif. Or quel fruit peuvent-ils recueillir de leurs honteuses manœuvres ? Ils n'ont rien à attendre de Dieu, qui punit de tels forfaits, ni du Christ, qui alors serait un menteur digne de tout mépris. Des hommes qu'espèrent-ils ? La persécution, la prison, la mort. Tout les détourne d'une pareille entreprise. La facilité même de découvrir la fraude. L'imposture est si grossière que le bon sens le plus vulgaire suffit à la démasquer. Quand on veut tromper le genre humain, on recourt à des moyens plus compliqués. Les châtimens des Juifs, ces vin-

(1) BOSSUET, *Panegyrique de saint André*.

dicatifs qui tiennent au service de leur haine une puissance sans borne. L'impiété d'un tel attentat : il faut être l'ennemi juré de Dieu et des hommes pour vouloir imposer à l'adoration universelle la mémoire et le culte d'un imposteur. La vie des apôtres est là pour protester, leur honnêteté se trahit et se prouve d'elle-même : on les voit si simples, si bons, si héroïques ! Constants et inébranlables dans leurs affirmations, ils ajoutent à leur témoignage celui du miracle et celui du sang. Ah ! comme Pascal, « je crois les histoires dont les témoins se font égorger ! »

Ils n'ont pas pu tromper. Ils auraient dû enlever le corps du supplicié et persuader sa résurrection au genre humain. Deux impossibilités. Comment soustraire le cadavre ? Par la force ? Mais des hommes que la peur a mis en fuite, qui n'ont rien fait pour défendre leur maître vivant, s'exposeraient pour lui maintenant qu'il est mort et qu'ils le reconnaissent menteur et impuissant ! Les soldats qui gardent le tombeau sont trop nombreux et trop bien

armés pour permettre la moindre tentative. Par la fraude ? Mais est-il possible que tous les soldats se soient endormis à la fois, et que pas un seul n'ait été réveillé par les manœuvres compliquées de l'enlèvement, le bruit de la lourde pierre qu'il fallait rouler, etc ? Par la corruption ? Les Juifs avec les nombreuses ressources dont ils disposent, peuvent facilement acheter la conscience des légionnaires, mais eux, bateliers misérables, comment vont-ils séduire les soldats par la pauvreté et le dénûment ?

D'ailleurs, leurs ennemis n'ont pas osé maintenir l'accusation d'imposture. On met les apôtres en prison, on essaie d'étouffer leur témoignage, on leur commande de ne plus parler, on ne suspecte pas leur bonne foi (1). Et eux, les témoins, ils ne consentent pas à ce lâche et honteux silence, ils proclament de toute leur énergie qu'ils parleront : Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes.

La preuve la plus éloquente de la résurrec-

(1) *Act.* v.

tion, ce sont les milliers de conversions qui suivent les deux premières prédications de Pierre, et mieux encore la conversion du monde entier. Est-ce qu'un changement si extraordinaire, est-ce que le triomphe complet de la vertu sur le vice, seraient le fruit d'une imposture ? Est-ce qu'une œuvre si sublime peut être inventée par des ignorants ? (1)

Ajoutons les miracles que les apôtres multiplient au nom de Jésus ressuscité. Les *Actes* contiennent le récit détaillé de ces faits, qui sont sensibles, publics, solennels, constatés par des multitudes. Les miracles ont été comme les éclairs et les tonnerres au milieu desquels l'Évangile fut promulgué. Ils remplissent l'histoire du catholicisme, et de nos jours encore ils élèvent leur voix grandiose, que l'incrédulité est obligée malgré elle d'entendre.

La conversion du genre humain et l'existence de l'Église à travers les âges sont un

(1) « L'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ». JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

miracle de première valeur. « Ce qui serait plus étonnant que tous les prodiges, dit saint Thomas, c'est que le monde entier, à la voix de quelques pêcheurs ignorants, eût été amené à croire sans miracles des dogmes si ardues et à pratiquer une morale si difficile » (1). Cajetan s'écrie à ce propos : « Ou bien donc on admet que le Christ a fait des miracles, et dans ce cas il faut confesser sa divinité ; ou on le conteste, et par le fait même on nous impose le plus grand des miracles : c'est que le Christ ait pu sans aucun miracle combattre et vaincre le monde entier adonné au culte des idoles » (2). Saint Augustin avait déjà employé la même argumentation victorieuse contre les infidèles : « Si vous avouez que le monde a été amené à la foi par la vertu des miracles, il faut dire que notre religion vient de Dieu, le seul auteur des miracles et des grandes merveilles. Si vous le niez, vous introduisez un gigantesque miracle. Quoi de plus miraculeux, en

(1) I *Contra Gent.*, cap. vi.

(2) Comment. in III P., q. 43, a. 4.

effet, que l'empire romain, que le paganisme entier aient abandonné le culte des ancêtres sans y être forcés par des signes surnaturels ; aient accepté spontanément cette religion qu'ils avaient combattue avec tant de passion et juré d'anéantir » ? (1)

IX

LE TÉMOIGNAGE DES MARTYRS.

Considéré avec l'ensemble des circonstances qui le caractérisent, le témoignage de nos martyrs est un fait humainement inexplicable, un miracle de l'ordre moral, qui prouve avec évidence la divinité du christianisme. Ici tout a une éloquence irrésistible.

Et d'abord le nombre. Que certains fanatiques soient morts pour défendre leurs idées ou leurs rêves, on l'a vu ; mais c'étaient des isolés dont l'exemple fut incapable et d'entraîner et de convaincre. Pour notre foi, ce sont

(1) S. AUGUSTINUS. *Orat. contra infideles, et De civitate Dei*, lib. xxii, 5.

des multitudes innombrables qui ont payé le tribut du sang. Toute la légion thébaine se laisse égorger pour le Christ ; à Rome, dix-sept mille personnes furent mises à mort dans l'espace de trente jours, vingt mille furent brûlées au jour anniversaire de la naissance du Sauveur. Le rationalisme, volontiers optimiste quand il s'agit des païens, essaie bien vainement de réduire le nombre des victimes en traçant un tableau fantaisiste des persécutions : les faits sont là. Saint Jérôme, après une étude approfondie des annales des pontifes romains, estimait le chiffre des martyrs tellement élevé que, si l'on voulait célébrer leur mémoire à tous dans le courant de l'année, il faudrait en fêter au moins trois mille par jour (1). Julien l'Apostat lui-même compare ces vaillants à des essaims sans nombre qui volent au supplice comme des abeilles à leurs ruches (2). C'étaient des multitudes qu'on

(1) *Epist. ad Heliodorum.*

(2) « Sicut apes ad alveria, sic illi ad martyrium ». Parole citée par saint Grégoire de Nazianze, *Oratio in Julianum.*

abandonnait aux lions : *christianos ad leones* ; c'étaient parfois de vrais troupeaux de victimes qu'on livrait aux flammes ; des villes entières étaient consumées avec leurs habitants (1).

Les dix grandes persécutions générales du paganisme romain avec celles qui ont ensanglanté la Perse, l'empire de Mahomet, le Japon, la Chine, l'Annam, etc, ont donné au ciel un nombre incalculable de martyrs. Quelle nuée de témoins, quelle éloquence que cette voix de l'héroïsme et du sang !

Cette histoire n'est pas finie ; à notre époque encore le Christ a eu ses athlètes, et chaque jour et partout des hommes lui donnent en mourant ces deux choses sublimes : du sang et de l'amour ! (2)

(1) « Non singuli, sed gregatim circumdato igne ambientur ». Cf. LACTANT. *de Mort. persecul.* ; et EUSEB. *Hist. Eccles.* lib. viii.

(2) « Tout concourt à fortifier l'opinion traditionnelle sur le caractère meurtrier des persécutions. Aucune donnée statistique ne permet de retrouver même approximativement le nombre des martyrs ; on ne saurait douter qu'il ait été très grand » P. ALLARD. *Histoire des persécu-*

La qualité des témoins. Il y a là les représentants de la noblesse romaine, avec Clément et Apollonius ; il en est qui portent dans leurs veines le sang des Césars ; il y a des généraux, des guerriers, des triomphateurs, comme Victor, Sébastien, Maurice et sa légion, les héros de Sébaste, Artème, etc ; il y a des génies, des écrivains, des orateurs de premier ordre, comme Paul, Justin, Irénée, Cyprien ; des mères héroïques, comme Perpétue et Félicité ; de nobles vierges, comme Cécile et Agathe ; des esclaves comme Blandine ; des enfants comme Cyr, Agnès, Eulalie ; des vieillards, tels que Polycarpe et le vénérable évêque de Jérusalem Simon, qui meurt attaché à une croix à l'âge de cent vingt ans !...

La France aux jours de la Terreur et de la Commune, la Chine lors des récents massacres, ont enfanté des héros dignes des premiers siècles : c'étaient des évêques, des prêtres, des nobles, des paysans, des ouvriers. L'Église est

lions, pag. xiii. Voir les articles de M. Félix VERNET dans *l'Université catholique*, mars, mai, août 1896.

fière de montrer ses *martyrs nègres* de l'Ouganda. Toutes les conditions, tous les âges, tous les pays, s'unissent dans une même voix pour affirmer les mêmes dogmes et confesser le même Dieu Sauveur.

L'atrocité des tourments. Tout ce qu'une imagination créatrice peut inventer de cruautés dans la débauche de ses délires a été ici dépassé. Les fouets, le glaive, les crocs de fer, les grils, les taureaux d'airain incandescents, l'huile bouillante, la poix enflammée, le fer et le feu : les martyrs ont tout lassé. Leurs corps enduits de résine ont servi de torches pour éclairer les jardins des empereurs (1). On savait par des raffinements inouis trouver le secret d'augmenter le supplice et de retarder la mort. Et cependant les martyrs avaient soif de ces tourments, et, avec Ignace d'Antioche, ils auraient regardé comme un grand malheur qu'on les eût privés de cette âpre jouissance de souffrir !

L'extrême facilité d'éviter ces tourments. Une parole, un signe, un mouvement des yeux

(1) TACIT., *Annal.* XV

ou des lèvres, une simple négation suffisait. Tout les y invite : supplications des amis, larmes des parents, honneurs assurés, voluptés déjà toutes prêtes. Un amour divin était seul capable de résister à toutes les amorces d'ici-bas.

La lutte particulièrement cruelle qu'ils avaient à livrer contre la chair et le sang. Les supplices du corps étaient légers à porter comparés à ceux du cœur. Il fallait meurtrir tout ce qu'il y a de doux en ce monde, les affections les plus pures, les tendresses les plus délicieuses, comme les plus légitimes : c'était une secousse universelle, un déchirement qui brisait la nature tout entière. Mais l'amour de Jésus était plus fort et plus doux, et des bras d'un enfant, des bras d'une épouse on volait à la mort !

L'attitude des martyrs. Elle arrache des cris d'admiration à leurs bourreaux. Leur constance est un héroïsme qui ne se dément pas un instant et qui est comme la fleur de toutes les vertus, humilité, douceur, charité, patience joyeuse

et inallérable. Tandis que leurs corps brûlent sur un gril ou dans une chaudière bouillante, leurs âmes tressaillent avec le Christ dans les cieux.

La sagesse de leurs réponses. Des femmes, des enfants, des ignorants déjouent les artifices et les subtilités des juges, confondent tout le savoir des philosophes.

Le divin est donc là. Les miracles l'attestent : la virginité d'Agnès est protégée par un ange, Agathe est guérie subitement, Lucie échappe aux outrages qu'on veut infliger à sa pudeur. Les miracles des martyrs sont plus nombreux peut-être et plus variés encore que leurs indicibles tourments.

Aucune cause humaine ne peut expliquer cet héroïsme. Ce n'est pas la gloire, car leur humilité est trop évidente et trop sincère. Leur supplice est un opprobre, ils meurent souvent accablés du mépris général.

Qu'attendraient-ils de l'avenir ? Multitude anonyme, ils savent très bien que leur nom n'arrivera pas à la postérité. Ce n'est pas leur

patriotisme. Il est sans doute aussi ardent et aussi généreux que celui des autres citoyens, mais le service de la patrie ne demande pas ici leur sang. On les accuse, au contraire, de se montrer mauvais patriotes en refusant d'adorer les dieux de la nation.

Serait-ce le fanatisme ? Mais c'est là une obstination aveugle qui se nourrit d'ignorance et décline toute discussion. Nos martyrs ont une connaissance très nette de ce qu'ils affirment ; volontiers ils discutent avec leurs juges, ils font preuve d'une prudence à laquelle on ne peut résister. Le fanatisme est aveugle, orgueilleux, emporté : ici c'est la sagesse et l'humilité ; le fanatisme se défend par la violence, ici la douceur arrache les armes aux mains des vieux soldats, rend ces guerriers inoffensifs comme des agneaux. Le fanatisme ne réforme pas le monde, il n'a qu'une époque, il tombe avec l'enthousiasme des premières nouveautés, ou, s'il vit, c'est sans héroïsme. Le sentiment du martyr a régénéré les âmes, il a atteint toutes les classes de la société, par

milliers, par millions, il a traversé les siècles, il persévère toujours, et à notre époque il fait encore des héros.

Un fait si extraordinaire suppose la certitude et l'évidence : il est impossible que tant d'hommes, en des circonstances, des lieux et des temps si divers, aient consenti à mourir pour une idée dont ils n'étaient pas absolument certains. Et, puisque aucun motif humain n'était capable de susciter ces énergies, il faut voir ici le surnaturel, c'est-à-dire, un miracle moral, que l'erreur ne pourra jamais contrefaire. Comme il n'est pas de marque plus forte de l'amour que de donner sa vie pour ses amis, il n'y a pas de témoignage plus convaincant de sa sincérité que de mourir pour les vérités que l'on croit.

Gloire donc à ces témoins de la foi ! Blandine a vaincu Marc-Aurèle, les martyrs ont vaincu le monde, ils ont prouvé que le Christ est Dieu, puisqu'il est celui que l'on adore, celui que l'on aime, celui pour qui l'on meurt !

X

JÉSUS-CHRIST OBJET DE HAINE ET D'AMOUR.

Voilà encore une preuve irréfutable de la divinité de notre religion. Pour les autres hommes la persécution, arrête à la tombe, et la haine qu'on leur portait expire sur leur cercueil. Voyez Hérode, Pilate, Caligula, Néron, et tous les grands scélérats qui versèrent le sang de l'humanité. Ils ont laissé une mémoire souillée, méprisée, ils ne laissent pas la haine après eux. Qui pense aujourd'hui à poursuivre Néron d'une vengeance toujours vivace et implacable ? C'est, au contraire, sur le tombeau du Christ que s'est acharnée la haine. S'il a eu des ennemis pendant sa vie, c'est surtout à partir de sa mort que commence contre lui la persécution la plus infernale, la plus passionnée qui fut jamais. Les Juifs et les païens s'uniront pour le maudire ; ne pouvant plus atteindre sa personne, on frappera ses disciples, ce sera pour le monde la plus belle,

la plus agréable des fêtes quand on pourra faire tomber la tête d'un chrétien ! On en voudra à son nom, et le berceau du christianisme sera inondé de sang. L'ère lamentable des persécutions s'ouvre pour ne jamais se clore. Le sang de millions de martyrs ne suffit pas à éteindre cette soif maudite. On voit toujours des hommes tracassés, épiés, persécutés, chassés de leur patrie à cause du Christ. Le sang coule toujours en haine de son nom. Des hommes d'État sont portés au pouvoir pour gouverner contre lui, des savants sont couronnés pour avoir blasphémé contre sa doctrine. Jésus-Christ est donc le perpétuel persécuté.

Et pourquoi cela ? Serait-ce parce qu'il a fondé un culte nouveau ? Mais Confucius, Arius, Mahomet, Luther, ont été aussi patriarches de religions. Plusieurs d'entre eux ont courbé l'humanité sous le sabre et dans la boue, et cependant le monde aujourd'hui respecte leur tombeau. Jésus a passé en faisant le bien, en consolant toutes les infortunes, soulageant toutes les misères, et le voilà persécuté.

C'est une preuve qu'il est vivant et vainqueur. On ne s'acharne plus sur des cadavres. Hérode, Pilate, Néron, Mahomet, sont bien ensevelis pour toujours, la fosse ne s'est jamais rouverte sur eux. A quoi bon les haïr, pourquoi attaquer un peu de poussière ? Non, on ne poursuit plus les morts. Si donc la haine infernale s'amasse sans cesse autour du Christ, j'en conclus qu'il est aussi vivant qu'au matin de sa résurrection, qu'il est vainqueur du monde, qu'il est Dieu (1).

Lui-même avait prédit cette haine, et il avait prononcé deux paroles qui expliquent tout : Le monde me hait ; j'ai vaincu le monde. *Mundus me odit ; ego vici mundum*. Parce qu'il me hait, c'est une preuve que je l'ai vaincu.

Le monde vit d'orgueil, et chaque jour le Christ fait germer l'humilité sur la terre ; le monde est le grand égoïste, et Jésus fait épanouir la charité et le dévouement ; le monde

(1) « On nous attaque, donc nous sommes ! et si nous n'existions pas, on nous laisserait assurément tranquilles. » BRUNETIÈRE. *Les motifs d'espérer*, pag. 8.

adore la volupté, Jésus fait aimer la chasteté et la mortification. La virginité catholique, toujours vivante, toujours féconde, est le vrai triomphe du Christ ; on n'a jamais vu le monde faire des vierges d'esprit et de corps.

Le monde a pour devise l'orgueil et l'indépendance, Jésus fait régner l'esprit d'obéissance et de renoncement. Le monde est le vieil homme, le païen qui renaît, et Jésus fait vivre l'homme de la grâce, l'homme selon Dieu. Le monde peut essayer de se rajeunir, en s'appelant le progrès, la lumière : il n'effacera jamais le signe de vieillesse qu'il porte au front, et sous ce masque d'emprunt, nous rencontrons toujours en lui le vieux païen, le vieux corrompu, *vetus homo*. Il peut lancer contre le Christ son vain blasphème, comme le serpent broyé vomit son impuissant venin : il est vaincu !

Vainqueur parce qu'il a mérité la haine du monde, le Christ est vainqueur surtout parce qu'il a attiré à lui l'amour le plus pur. Il a fait

un commandement incroyable, dont la pensée seule prouve la science et l'autorité d'un Dieu, car elle serait inexplicable de la part d'un homme mortel. Il a dit : Vous m'aimerez au-dessus de tout ce que vous avez de plus cher ! Vous n'aimerez rien ni personne plus que moi, rien ni personne autant que moi, rien ni personne malgré moi. L'amour ne s'impose pas, et si quelque législateur essayait de dire à tout un peuple : Vous m'aimerez ! il aurait provoqué aussitôt le mépris et l'indignation. Il n'y aura jamais de tyran de l'amour. Dieu seul peut imposer l'amour avec la certitude de l'obtenir. Le Christ l'a commandé, et il l'a obtenu, non pas l'amour flétri des corrompus et des révoltés, mais l'amour le plus exquis, le plus saint qui ait fait palpiter le cœur humain. L'amour des vierges, car d'innombrables phalanges ont immolé leur cœur sur celui de Jésus, et réservé leur front pour la chaste couronne de l'Agneau immaculé. L'amour des mères, qui ont abandonné leurs enfants pour le Christ ; l'amour des enfants qui ont résisté

aux larmes maternelles pour aller à la mort sous l'étendard du Crucifié ; l'amour des époux qui ont renoncé volontairement aux jouissances de l'hyménée, afin d'être vierges comme le Christ !

Oui, le Christ est aimé ! Nous voyons chaque jour de purs adolescents, de nobles jeunes filles, qui avaient la jeunesse, la richesse, la beauté, dire adieu à toutes les séductions, pour aller avec le Christ, dans un cloître, sur la route de l'exil, peut-être sur le chemin du martyre ! Le monde est-il capable de provoquer de tels dévouements ? Qu'il attire à lui la beauté flétrie ou malsaine, c'est vrai, mais qu'il ait pour lui la beauté immaculée, l'amour virginal, qu'il persuade à des jeunes époux de rester vierges pour lui, monde, on ne l'a point vu. Et le Christ attire tout cela : il est celui qu'on aime, il est Dieu !

Il a partout des adorateurs passionnés. D'un bout à l'autre de l'univers, la naissance et la mort veulent s'abriter sous sa croix.

Chaque dimanche, dans l'univers entier, des multitudes se lèvent en son nom ; sur tous les points du globe des prêtres montent à l'autel pour l'adorer, et son culte n'est pas interrompu même un seul instant. Et, si vous demandez à toutes ces foules : Pourquoi êtes-vous réunies dans ces églises, pourquoi courez-vous à ces pèlerinages ? Et vous, prêtres : Pourquoi vous condamnez-vous au célibat, pourquoi offrez-vous chaque jour votre sacrifice ? Tous n'ont qu'une même voix, cri grandiose, qui a retenti dès les premiers siècles, qui traverse tous les âges, que rien jamais n'étouffera : *Amo Christum !* J'aime le Christ !

Dès que la civilisation étend ses conquêtes, le Christ aussi étend son royaume ; dès que la science enregistre une nouvelle découverte, le Christ s'en sert pour faire porter son nom jusqu'aux régions inconnues. Il n'est pas une invention moderne que la religion n'ait enrôlée sous son drapeau. Et, tandis que les hommes de science et les inventeurs disparaissent, le Christ demeure : il reste toujours celui qu'on

adore, celui qu'on aime, celui pour qui l'on meurt. A ce signe nous reconnaissons qu'il est Dieu, et nous lui disons aussi : *Amo Christum* ! Nous aimons le Christ !

CHAPITRE CINQUIÈME

Conclusion : la foi lumière

Telles sont les principales preuves qui constituent nos motifs de crédibilité. Il n'est pas nécessaire de les connaître toutes en détail pour que la foi s'appuie sur une base raisonnable et certaine. Nous avons déjà expliqué comment les enfants et les simples fidèles, en se fiant au magistère de l'Église, acquièrent l'évidence qu'il faut croire. Par contre, il y a d'autres raisons que nous n'avons pas signalées ; il en est qui sont plus subjectives, plus mystérieuses, qui peuvent avoir une influence plus ou moins décisive selon les personnes et les époques. Il en est même qui échappent à toute analyse. Le Dieu de la foi est le Dieu qui a fait l'homme : il connaît toutes les vivantes

harmonies qu'il a créées lui-même entre notre âme et le surnaturel : il peut s'adresser au sentiment, au cœur, à chacune de nos facultés et de nos aspirations ; il peut amener les esprits à la foi par des voies secrètes, connues de lui seul, mais toujours infailibles. Il ne nous appartient pas de les étudier, puisque l'œuvre de l'Esprit Saint dans les âmes ne saurait s'analyser. Nous avons résumé seulement les preuves qui seront toujours bonnes et toujours vraies. Mais dans toute hypothèse, soit qu'on ait entrepris l'étude scientifique des motifs, soit qu'on arrive à la conversion par les voies extraordinaires de l'Esprit Saint, soit par des raisons de cœur, soit par des preuves de l'ordre subjectif, l'intelligence est toujours amenée à cette conclusion : **JE VOIS QU'IL FAUT CROIRE.** On constate donc avec évidence que le premier et le dernier mot de la foi est encore et toujours la lumière (1).

(1) « Non crederet nisi videret ea esse credenda » — IIa IIæ q. 1. a. 4 — « Existimo nullum hominem præbere verum et perfectum assensum fidei christianæ, nisi prius aliquomodo assequatur vel participet hanc *eviden-*

Montrer donc ce qu'est la foi d'après la doctrine thomiste, c'est prouver qu'elle est faite de splendeur. La lumière est pour elle la condition que rien ne peut suppléer, puisque nous croyons seulement après avoir vu qu'il faut croire ; et le motif de la croyance est affaire de raison et de clarté. En elle-même sans doute la foi surnaturelle est inévidente, elle doit habiter de profondes et saintes ténèbres, mais même comme foi elle nous introduit dans le royaume de la lumière, elle devient une de nos plus sublimes clartés, car elle nous fait participer à la science et à la certitude de Dieu. C'est le regard nouveau qui nous est communiqué pour contempler le ciel des cieux. Sans nous révéler encore l'essence incréée, elle nous permet de scruter les profondeurs divines. C'est d'abord la vie intime de Dieu, cette famille adorable, ces trois Personnes qui se tiennent dans un éternel embrassement. Ce

liam credibilitalis... Addo tamen... hanc evidentiam non esse æqualem in omnibus, nec eodem modo esse postulandam in simplicibus credentibus ac in sapientibus ».
SUAREZ. *De fide*, disp. IV, sect. V, 8.

sont ensuite les consolants mystères auxquels elle nous initie : l'Incarnation, la Rédemption, la grâce, la gloire. Les profondeurs de Dieu c'est encore l'éternité. Mais l'éternité est déjà commencée en nous par la foi, dit saint Thomas : *fides est in nobis inchoatio quædam vitæ æternæ* (1) ; et saint Bernard avait remarqué déjà que la foi a le sein assez vaste pour y enserrer l'éternité elle-même.

Écoutons un illustre écrivain du moyen âge, Guillaume de Paris, célébrant la foi dans un beau langage, que nous allons essayer de traduire : « Je suis, fait-il dire à la foi, la première vie de l'esprit humain, la première lueur qui dissipe les ténèbres de l'ignorance et de l'infidélité. Comme la lumière, au dire de Moïse, est la première des œuvres divines, je suis, moi aussi, la première clarté dans l'œuvre de la seconde création et de la réparation humaine. Je suis la colonne de lumière qui guide l'esprit et l'aide à sortir de cette Égypte de ténèbres et d'erreur... Je suis la voie par la-

(1) Q.Q. *Dispp.*, de *Veritate*, q. 14, a. 2.

quelle Dieu pénètre dans l'intérieur de l'âme ; il n'a point d'entrée, là où je n'habite pas. Je suis la colonne de la vérité, colonne inébranlable qui soutient la raison. Je suis le casque du salut, et contre les traits des erreurs, je protège la tête de l'esprit humain, l'intelligence. Je suis dans la maison de Dieu le premier flambeau, je suis dans le temple la première lampe sacrée. Je suis dans le firmament spirituel l'étoile du matin, la première qui annonce le jour de la grâce. Je suis l'étoile polaire, et aux humains qui naviguent sur la mer de ce monde, j'indique le port et la patrie. Je suis l'astre nouveau, qui a guidé les mages jusqu'à la demeure de l'Enfant Jésus. Je suis le flambeau aux rayons duquel on marche dans la nuit de la vie présente ; c'est à ma clarté qu'on cherche la drachme perdue, et, quoique je brille dans un lieu de ténèbres, je dévoile les célestes mystères. Je suis l'aurore de la vision béatifique, je précède l'éternel soleil, et je fais voir de loin les rayons de la gloire. Je suis la virginité de l'esprit hu-

main, je le préserve de la corruption de l'erreur. Je suis l'anneau d'argent que porte à son doigt l'épouse du roi des cieux, je suis le sceau et la marque de la chasteté ; je resplendis de l'éclat de la pureté et de la lumière de la vérité » (1).

La foi est donc une étincelle de la lumière créée. Or, une participation même lointaine de la Vérité première dépasse, comme à l'infini, toutes nos clartés de l'ordre naturel. La plus petite connaissance des vérités suprêmes est plus désirable que la certitude la plus complète des objets inférieurs : *minimum quod potest haberi de cognitione rerum altissimarum desiderabilius est quam certissima cognitio quæ habetur de minimis rebus* » (2). L'homme est beaucoup plus certain de ce qu'il apprend de Dieu, la vérité substantielle incapable de se tromper, que de ce qu'il voit par sa propre raison sujette à l'erreur (3).

(1) GUILLELMUS PARIENSIS, *Liber de moribus*, cap. 1.

(2) I. P., q. 1, a. 5.

(3) « Multo magis homo certior est de eo quod audit a Deo qui falli non potest quam de eo quod videt propria ratione quæ falli potest ». II^a II^{ae}, q. 5, a. 8, ad 2.

La foi chrétienne surpasse donc nos lumières et nos sciences naturelles à un triple point de vue. D'abord l'objet, la vérité divine, est incomparablement plus lumineux et peut engendrer une connaissance bien plus parfaite. En second lieu, le motif, la véracité divine, est d'un ordre tout à fait supérieur, et nos motifs même les plus convaincants n'approcheront jamais de cette sphère, n'acquerront jamais cette valeur irrésistible. Enfin le principe de l'assentiment est plus vigoureux, puisque c'est la grâce surnaturelle, motion très active qui tombe sur l'intelligence et sur la volonté. Cette touche suave et forte, ce mouvement infailible de l'Esprit Saint, imprime à notre adhésion une fermeté plus inébranlable que celle de l'évidence métaphysique, de même que l'impulsion communiquée par l'agent suprême aura toujours plus d'efficacité que l'ébranlement produit par les causes inférieures. Aussi bien saint Augustin a-t-il pu dire : « Je douterais plus facilement de mon existence que de la vérité des choses que j'ai reçues du témoignage divin. *Facilius*

dubitarem vivere me quam esse vera quæ audivi » (1).

Nous avons trouvé la lumière dans l'analyse de la foi, dans les conditions et les actes qui la préparent, les raisons qui la justifient ; dans l'objet divin qu'elle nous révèle, dans le motif qui la dirige, dans le principe surnaturel qui la produit. Quoique inévidente en elle-même, elle reste cependant le plus puissant faisceau de lumière qui éclaire l'humanité ici-bas. Dès lors, la conclusion d'une étude sur la lumière doit être la foi sur la terre, comme la conclusion de toute vie sainte sera la vision béatifique dans l'éternelle gloire.

(1) *Confess.*, VII, cap. 10.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. I

PREMIÈRE PARTIE

La Lumière en général.

CHAPITRE PREMIER

LA NOTION DE LA LUMIÈRE TELLE QU'ON L'ENVISAGE DANS CETTE ÉTUDE.

Dieu principe de lumière. — Toute créature est lumière. — Définition de la lumière. — Lumière condition de la beauté. — Notre étude est sur la lumière métaphysique Page 3

CHAPITRE DEUXIÈME

LA TRIPLE LUMIÈRE QUI ÉCLAIRE TOUS LES ÊTRES.

La splendeur de l'essence créée. — Reflets de l'essence divine. — Vestiges et reflets du Dieu-Trinité. — Variété dans cette splendeur 8

CHAPITRE TROISIÈME

LES TROIS LOIS DE LA LUMIÈRE MÉTAPHYSIQUE.

PREMIER PRINCIPE : la fin du premier touche le commencement du second. — DEUXIÈME PRINCIPE : ce qui est divisé en bas est uni en haut. — TROISIÈME PRINCIPE : les êtres les plus parfaits sont les plus multipliés. Explication de ces trois axiomes . . . 17

CHAPITRE QUATRIÈME

LA LUMIÈRE DANS L'ÂME : SPLENDEUR NATURELLE DE L'ÂME — ILLUMINATION DE L'INTELLECT AGENT.

Double splendeur de l'âme. — Comment l'âme est l'image de Dieu. — La connaissance. — Théories sur l'origine des idées. — Comment l'intellect agent illumine. — Le verbe mental. — L'intellect agent est le soleil de l'âme 31

CHAPITRE CINQUIÈME

LA LUMIÈRE DANS L'ORDRE SURNATUREL.

La lumière symbole de la grâce. — Comment la grâce nous fait naître à la vie de Dieu. — L'habitation de la Trinité dans les âmes justes : splendeur qui dérive de cette présence. La vision béatifique. — Au ciel tout est lumière 44

*SECONDE PARTIE***L'étude de la Lumière appliquée
à la notion de la foi****CHAPITRE PREMIER****NOTIONS PRÉLIMINAIRES SUR LA MARCHE
DE L'ESPRIT HUMAIN.**

Les trois actes de l'esprit humain : appréhension, jugement, raisonnement. — Les quatre états par rapport à la vérité : ignorance, doute, opinion, certitude; remarque sur le soupçon. — Définition de la certitude. — Cause de la certitude : l'évidence. — On peut arriver à la certitude par voie d'invention ou par voie d'enseignement. — Comparaison du médecin et du maître. — Conditions du témoignage. — Je ne crois que si je vois 58

CHAPITRE DEUXIÈME**LA FOI NATURELLE.**

Diverses acceptions de la foi. — La foi affaire de certitude et de lumière. — Le rôle de la volonté. — Deux jugements à distinguer. — Comment on raisonne sa croyance. — La foi et les autres actes de l'esprit. — La foi peut être une habitude, non une faculté naturelle. — La croyance et la puissance obédientielle 74

CHAPITRE TROISIÈME

LA FOI SURNATURELLE.

Son procédé : je crois après avoir vu qu'il faut croire. — Évidence des motifs de crédibilité. — Preuves subjectives et preuves objectives. — Si la grâce est nécessaire pour la connaissance des motifs de crédibilité. — Divers degrés d'évidence pour les divers croyants. — Réponse à une objection. — Deux jugements à distinguer. — Rôle de la volonté, rôle de l'Esprit Saint. — La foi affaire de la raison et de la liberté. — L'objet de la foi. — La vertu de foi. — Examen d'une nouvelle définition de la foi. — Conclusion. 88

CHAPITRE QUATRIÈME

LES RAISONS DE CROIRE.

I. *L'antiquité de notre religion.* Le monothéisme a précédé les erreurs polythéistique, et l'Église catholique toutes les hérésies. — Témoignage de Macaulay. — L'Église possède dès l'origine. II. *Le caractère de vérité et de sainteté que présente notre religion.* — Sagesse profonde dans tout ce que le catholicisme nous apprend sur Dieu, sur l'homme, sur notre destinée. — Citation de Jouffroy. — L'excellence de cette doctrine prouve son origine surnaturelle. — L'Église est la sainteté. — Doctrine, culte, liturgie, tout concourt à la sainteté. — Double école de la sainteté, triple degré de la sainteté. — Ce n'est jamais le désir d'une vie sainte qui éloigne de l'Église catholique. — Ceux qui l'abandonnent, ceux qui se

convertissent à elle. — Signe évident de sa divinité. — Le caractère de la beauté ajouté à ceux de la vérité et de la sainteté. — III. *La force et l'efficacité du christianisme*. Le changement qu'il a opéré. — Les mœurs païennes : corruption générale ; la famille, la société, l'esclavage, les spectacles sanglants. — Les philosophes et leurs vices. — Bienfaits du christianisme. — Le point de vue social : citation de Brunetière. — IV. *La manière dont la foi chrétienne s'est propagée dans le monde entier*. Premier sujet d'admiration, la rapidité avec laquelle s'opère la conversion des peuples. — Second sujet d'admiration, c'est que ce changement soit l'œuvre de quelques bateliers impuissants. Tout leur fait défaut, toutes les puissances d'ici-bas sont conjurées contre eux. Ennemis du dehors, ennemis du dedans. — Troisième sujet d'admiration, c'est que ce changement a été profond et durable. — V. *La conservation et la prospérité de l'Église au milieu des persécutions*. Tous les pouvoirs de la terre changent, l'Église est immuable. — Elle a connu toutes les attaques. — La tactique des politiciens : l'Église dans la fosse aux lions. — L'Église se développe par la persécution. — L'Église et l'arche. — Les déluges qui ont essayé d'engloutir l'Église l'ont portée plus près du ciel. — L'*alleluia* et le *De profundis* sur le berceau et sur la tombe des peuples. — Douceur de l'Église. — VI. *Les prophéties*. Le calcul des probabilités et les prophéties. — Toute la vie de Jésus décrite d'avance. — Le calcul des probabilités prouve péremptoirement que ces prédictions ont une cause divine. — VII. *Le témoignage de Jésus-Christ*. Le Christ s'est déclaré Dieu : dans ses entretiens privés, dans ses discours au peuple, dans ses

réponses officielles aux magistrats qui l'interrogent. — Il ne s'est pas trompé : son génie et son œuvre prouvent qu'il n'est pas un illuminé ni un halluciné. — Il n'a pas trompé : la sainteté de Jésus et les trois directions qui entraînent l'humanité : la conscience, les intérêts, les instincts. — Jésus témoin parfait. — Citations du P. Didon. — VIII. — *Les miracles et la résurrection de Jésus-Christ*. Valeur démonstrative des miracles. — Jésus a étendu ses miracles sur tout le domaine de la création. — Ces miracles sont historiquement certains. — Le caractère surnaturel est incontestable. — L'importance de la résurrection de J.-C. à un triple point de vue. — Jésus est mort. — Jésus est ressuscité. — Les témoins n'ont pas été trompés, n'ont pas voulu tromper, n'ont pas pu tromper. — Les conversions et les miracles opérés au nom de Jésus ressuscité. — La conversion du genre humain est un gigantesque miracle. — IX. *Le témoignage des martyrs*. Le nombre. — La qualité des témoins. — L'atrocité des tourments et l'extrême facilité de s'y soustraire. — La lutte contre la chair et le sang. — L'attitude des martyrs et la sagesse de leurs réponses. — Aucune cause humaine ne peut expliquer cet héroïsme. Il y a là un miracle moral qui prouve la divinité de notre religion. — X. *Jésus objet de haine et d'amour*. Pour les autres hommes la haine s'arrête à la tombe, pour Jésus la haine ne devient que plus féroce à partir de sa mort. — Jésus persécuté de toutes manières. — C'est une preuve qu'il est vivant ; on ne persécute plus les morts. — Le Christ avait prédit cette haine. — Son triomphe sur le monde. — Jésus a commandé l'amour, et il a obtenu l'amour le plus pur qui ait fait palpiter le

cœur humain. — Le cri que lui envoient les cœurs toujours et partout : *Amo Christum !* . . . 110

CHAPITRE CINQUIÈME

CONCLUSION : LA FOI LUMIÈRE.

Dieu a des voies multiples pour amener les âmes à la foi. — Le premier et le dernier mot de la foi est toujours la lumière. — La lumière est pour la foi la condition que rien ne peut suppléer. — La lumière de la foi célébrée par Guillaume de Paris. — La foi surpasse nos lumières naturelles à un triple point de vue. — La lumière dans l'analyse de la foi . 193

